

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Général Dubail

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 14 AU 21 JANVIER



L'ÉVÉNEMENT qui domine la période des opérations militaires que nous embrassons est l'échec que notre offensive a subi à l'est de Soissons. Les Allemands ont naturellement crié victoire, mais, cette fois-ci, ils ont mis une certaine sourdine à leurs habituels chants de triomphe ; car si nous avons dû abandonner, sur un point, la rive droite de l'Aisne à cause de la crue de la rivière, ils n'ont pu profiter de leur avantage et poursuivre leur succès momentané sur l'autre rive, que nous occupons fortement.

Il convient donc de remettre les choses au point en reprenant les événements à la date où nous les avons laissés, c'est-à-dire le 13 janvier au moment où nos troupes repassaient sur la rive gauche de l'Aisne.

L'objectif de notre commandement était, rappelons-le, l'occupation du plateau que traverse la route de Laon ; nous avions refoulé l'ennemi au nord de l'éperon 132, situé entre Cuffies et Crouy, et nous prenions pied sur le bord oriental du plateau de Vregny. Mais von Kluck avait vu le danger de notre avance ; il lança contre nous des forces importantes, qu'il pouvait amener de la région de Noyon et de Laon : plus d'un corps d'armée conte une division.

Bravement nos soldats soutinrent le choc ; ils se cramponnèrent aux pentes des collines qui enserrèrent Crouy à l'ouest et à l'est. Mais le plateau de Vregny était devenu intenable ; nos troupes durent l'évacuer, découvrant ainsi notre droite ; les renforts qui devaient soutenir notre attaque ne purent arriver en raison de la crue de l'Aisne qui avait emporté les ponts établis par le génie.

Nos troupes furent obligées de passer sur la rive gauche de l'Aisne ; elles opérèrent ce mouvement de recul dans le plus grand ordre, protégées par l'artillerie ; malheureusement nous avons dû abandonner un certain nombre de blessés et quatre canons rendus inutilisables.

Le 15, les Allemands, voulant poursuivre leur succès, attaquaient le village de Saint-Paul, situé tout près de Soissons ; ils s'en emparaient tout d'abord, mais une contre-attaque de notre part les en chassait.

Le bombardement de Soissons, que la population avait évacué, continuait, produisant de nouvelles ruines.

Les jours suivants les Allemands bombardaient encore Saint-Paul, mais ne prononçaient aucune attaque d'infanterie.

Cependant, le 16, ils attaquaient à l'est de Soissons, vers la sucrerie de Troyon, sans succès d'ailleurs, et, le 17 ils essayaient d'avancer à l'ouest de la ville, vers Autrèche ; ils étaient, là aussi, repoussés.

Après ces combats violents, la situation se présenta donc ainsi dans la région de Soissons.

A l'ouest nous restons maîtres du massif de collines séparant l'Aisne de Craonne. Nous occupons fortement la rive gauche de l'Aisne, en amont de Soissons, et, des hauteurs, notre artillerie balaye cette petite plaine que l'ennemi doit traverser pour passer l'Aisne, dont la crue devient pour lui un obstacle infranchissable. A Soissons nous tenons solidement. A l'est de la ville, vers le confluent de l'Oise, tous les efforts des Allemands ont été infructueux ; ils se sont brisés contre le mur de nos baïonnettes.

Sur les autres parties du front le mauvais temps continue et gêne considérablement les opérations militaires ; toutefois il s'est produit quelques engagements intéressants, où nous avons toujours eu le dessus.

De la mer à la Lys, malgré la brume, une canonnade assez violente a lieu le 14, autour de Nieuport et d'Ypres ; les Belges font sauter une terme qui servait de dépôt de munitions à l'ennemi.

Une certaine activité s'est manifestée en Artois et en Picardie. La lutte a été encore très vive près d'Arras et principalement autour de Notre-Dame-de-Lorette, chapelle située en haut d'une colline qui domine Souchez et Noulette, à deux kilomètres au nord de Carency.

Le 14, dans une brillante attaque à la baïonnette, les zouaves enlevaient les positions ennemies, sur la route d'Arras à Lille, au delà du village d'Ecurie. Le 15 les Allemands reprennent une partie des tranchées que nous leur avons enlevées près de Notre-Dame-de-Lorette, et, le lende-

main, ils s'emparent de la fonderie de Blangy, à l'est d'Arras, sur la rive droite de la Scarpe ; une vigoureuse contre-attaque de notre part les déloge aussitôt, et nous nous maintenons dans cette position que les Allemands bombardent violemment et inutilement. Le 19, ils prennent pied dans une de nos tranchées, au nord de Notre-Dame-de-Lorette ; le 20 au matin, nous les en expulsions.

En Picardie, d'abord violents combats d'artillerie où nous avons manifestement l'avantage, car nous réduisons au silence plusieurs batteries d'artillerie lourde allemandes. Puis notre infanterie a attaqué et a bouleversé les tranchées ennemies au nord-ouest de Fouquescourt, à huit kilomètres au nord-est de Roye. A partir du 15 c'est de nouveau la lutte d'artillerie. L'état du sol, que la persistance des pluies rend de plus en plus mauvais, ne permet guère l'action de l'infanterie. Cependant les Allemands font les plus grands efforts pour nous déloger de la Boisselle ; non que ce village ait une valeur militaire quelconque, mais sa position sur la route de Bapaume à Cambrai en fait notre débouché éventuel sur l'Escaut. Le 17 un dépôt de munitions fait

explosion et incendie une partie du village, que nous sommes forcés d'évacuer ; mais le 18 nous réoccupons la Boisselle et trois attaques de l'ennemi ont été repoussées. Dans la région d'Albert, les Allemands parvenaient, dans la nuit du 19 au 20, jusqu'à nos tranchées au sud de Thiepval ; nous les rejetons en arrière.

En Champagne l'artillerie a fait rage ; le duel s'est poursuivi autour de Reims jusqu'à Souain. Nos canons ont pris l'avantage, réduisant fréquemment les batteries ennemies au silence, dispersant des rassemblements de troupes allemandes, détruisant des ouvrages fortifiés.

Vers Perthes et Beauséjour la guerre de tranchées a continué ; nous avons, le 15, enlevé des tranchées ennemies et porté en avant notre ligne. De ce côté, malgré vingt contre-attaques, nous avons gagné plus de deux kilomètres.

Sur les Hauts-de-Meuse et en Woëvre, notre action s'est poursuivie avec succès, et nous devons approcher de Saint-Mihiel, car le

communiqué officiel nous a annoncé que nous avons détruit, le 14, les passerelles établies par les Allemands sur la Meuse, à Saint-Mihiel même, et que nous avons repoussé une de leurs attaques dans le bois d'Ailly, qui se trouve à environ trois kilomètres de la ville.

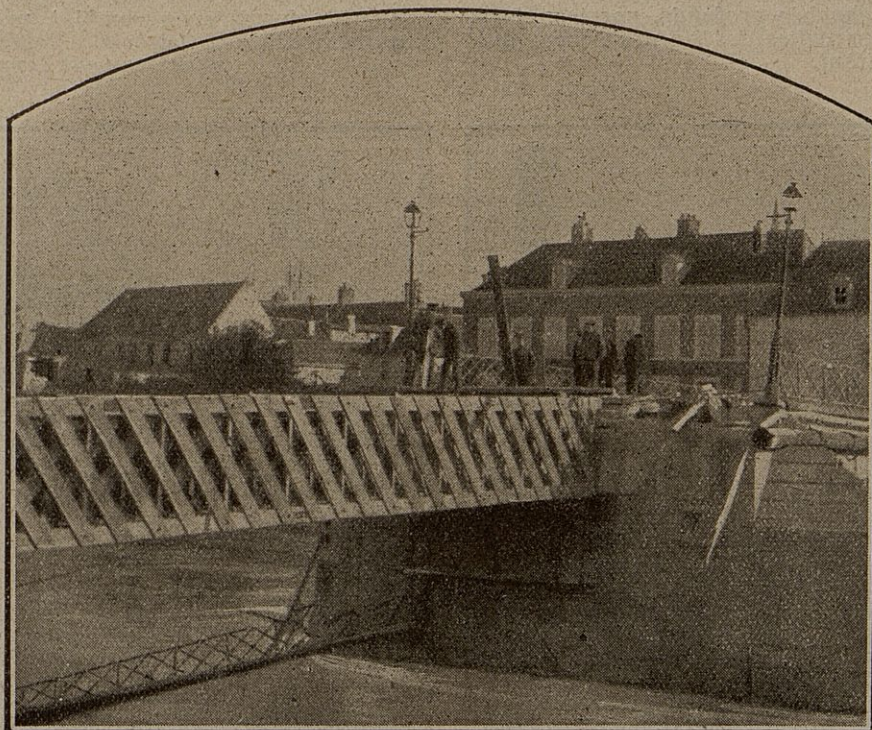
Au bois Le Prêtre des gains notables sont à signaler : le 17 nous nous emparons de plusieurs ouvrages allemands, le 18 nouvelle avance, le 19 nous nous établissons à cent mètres en avant des tranchées allemandes que nous avons conquises ; toutes les contre-attaques de l'ennemi sont repoussées, et nous maintenons nos positions.

Dans les Vosges, une violente tempête de neige est venue contrarier nos opérations ; le 14, au sud de Senones, nous avons bousculé les Allemands et comblé leurs tranchées ; le 15 nous enregistrons un échec complet d'une attaque allemande dirigée contre nos tranchées de Flirey, et le feu de notre artillerie obligeait l'ennemi à évacuer une crête au nord de Clémery ; le 16 nous avons gagné du terrain à l'ouest d'Orbey.

A partir de ce moment, la neige est tombée en abondance.

En Alsace également, le mauvais temps semble avoir arrêté notre mouvement vers Cernay et Altkirch. Les communiqués officiels se bornent à indiquer que les Allemands ont bombardé Thann sans résultats sérieux, et que des combats d'artillerie se sont livrés le 18 et le 19, avec un avantage marqué pour nous.

Ce rapide coup d'œil jeté sur les opérations qui ont eu lieu le long de l'immense ligne de notre front est de nature à accroître notre confiance ; sauf l'accident de Crouy, dû à la malencontreuse crue de l'Aisne, partout nous avons progressé, lentement peut-être, mais sûrement ; nos troupes ont montré la même ardeur, le même mordant ; c'est maintenant l'armée allemande qui est assiégée, c'est elle qui subit notre ascendant. Tout semble indiquer que les jours qui vont venir nous ménagent d'heureuses surprises.



LE PONT DES ANGLAIS A SOISSONS.

DANS LES FLANDRES



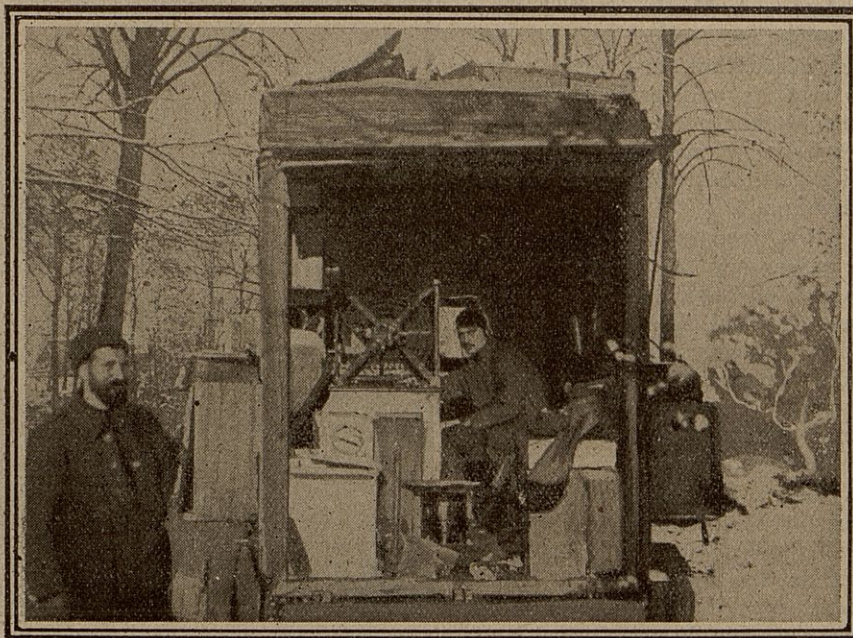
A l'abri d'un parapet, dans cette tranchée profonde, nos troupiers peuvent se défilier sans craindre les balles des tireurs boches qui les guettent.



Abritée derrière un remblai, près d'Ypres, une section met une mitrailleuse en batterie ; l'officier, avec sa jumelle, surveille attentivement l'approche de l'ennemi.



Le long de cette route, aux environs de Dixmude, on procède à l'installation de la ligne téléphonique qui reliera les tranchées aux états-majors. Un autobus a servi à transporter le matériel.



La télégraphie sans fil joue, dans la guerre moderne, un rôle prépondérant. Voilà un poste volant placé en arrière des lignes, à Dixmude ; les ondes électriques porteront les nouvelles au quartier général.



Officiers et soldats ont quitté les tranchées de seconde ligne. Malgré le danger, ils suivent avec anxiété les effets de l'artillerie sur les tranchées de première ligne.



Devant Dixmude une longue ligne de tranchées garantit nos soldats contre un retour offensif de l'ennemi ; un officier s'entretient gaiement avec un médecin-major.

DANS LES FLANDRES



Derrière une meule de paille, protégés par un remblai, sont venus se réfugier des soldats blessés ; après un pansement sommaire, l'un d'eux est emporté par ses camarades.



Les brancardiers viennent, après un combat en avant d'Ypres, chercher nos blessés ; avec d'innombrables précautions ils les transportent jusqu'à la prochaine ambulance.



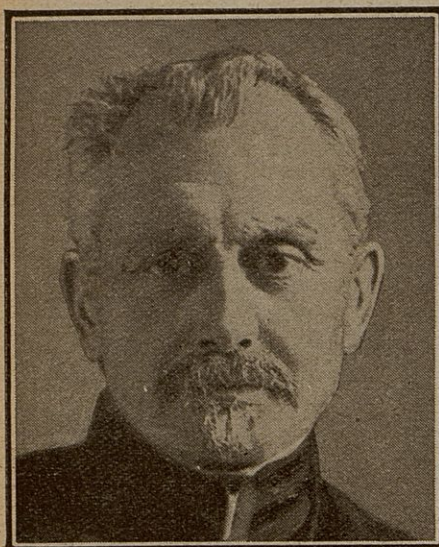
Dans une ferme, non loin d'Ypres, trois vaches ont été tuées par les obus, au moment où elles allaient à l'abreuvoir ; des porcs affamés se repaissent de leurs cadavres.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1914⁽¹⁾

Commandant B. de L.

Brevet d'état-major.



GÉNÉRAL MAUNOURY

LA BATAILLE DE CHARLEROI

Le retrait de l'armée belge a amené les Français à s'engager sur le territoire de la Belgique; ils ont quitté leurs positions défensives, sur lesquelles ils se replieront, du reste, après la bataille du 25 août.

L'armée anglaise, débarquée à l'ouest, s'est portée à Mons, prolongeant la gauche française, et, vers le 22 août, elle est entrée en contact avec la droite allemande qui s'avance; elle livre la bataille de Mons; son effectif est trop faible comparé à celui de l'assaillant; elle ne pourra résister. L'action, entamée par l'armée anglaise, est soutenue par l'armée française, dont les troupes d'Afrique marchent sur Charleroi. Le combat, sur ce point, fut très violent, brutal. Nos troupes, au début trop exaltées et trop pleines d'enthousiasme, n'appliquaient pas les règles immuables du combat moderne. L'armée saxonne, qui avait franchi la Meuse vers Dinant, et la garde impériale nous attaquèrent de flanc; un terrible corps à corps se produisit à l'est de la Sambre; nous dûmes reculer sous la pression du nombre (2).

Vers la droite, des événements graves se dessinaient.

Une attaque des forces françaises, partant de la frontière Mézières-Sedan et même des Hauts-de-Meuse (Montmédy-Longuyon), se prononçait sur le flanc gauche allemand dans tout le Luxembourg belge, sur Astor-Neufchâteau-Saint-Hubert-Rochefort, pays boisé, raviné, coupé de profondes crevasses, où coulent la Semoy, la Lesse; là, les chemins sont difficiles et rares.

; notre offensive était enrayée.

(1) La publication de la *Campagne de France* a commencé dans le n° 14 du *Pays de France*.

(2) On a relevé que, dans les trois jours de combat devant Mons, Charleroi, Dinant, les pertes allemandes atteignent 80.000 hommes, tant en tués que blessés. (*Matin*, 10 octobre 1914.)



Armées Françaises Armée Anglaise Armées Allemandes

L'INVASION ALLEMANDE EN BELGIQUE ET EN FRANCE.

(23-24-25 août)

PLAN D'ENSEMBLE

- 3° Une troisième armée, de la région de Chimay, s'est portée à l'attaque de la droite allemande en marche entre la Sambre et la Meuse;
- 4° L'armée anglaise, partie de la région de Mons, a appuyé le mouvement de la troisième armée.

Cependant le grand mouvement d'ensemble se continuait dans les armées allemandes; il allait s'accroissant vers l'ouest. Leur cavalerie se présentait déjà, vers le 24 août, devant Lille.

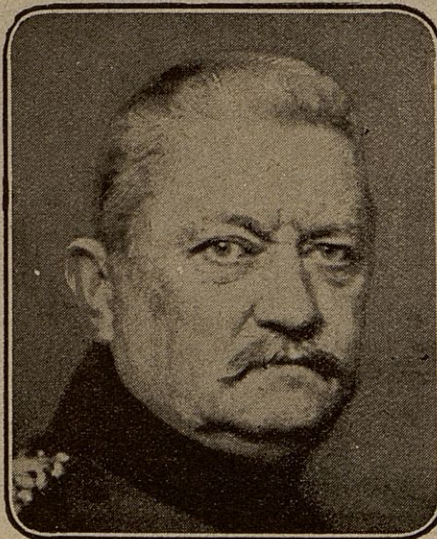
L'armée belge, refoulée, se réfugiait sous le camp retranché d'Anvers, où elle va tenir jusqu'au 8 octobre.

L'envahissement de la France va commencer (26 août).

L'ENVAHISSEMENT DE LA FRANCE

Au moment de l'envahissement de la France par les armées allemandes (26 août), les troupes françaises étaient réparties le long de la frontière, des Vosges à la Sambre; la situation générale était la suivante:

- 1° A l'Est. — En Alsace: la 1^{re} armée (général Dubail) s'étendait sur toute la frontière des Vosges, de



GÉNÉRAL VON BULOW
commandant la 2^e armée allemande



LE PRINCE DE BAVIÈRE
commandant la 6^e armée allemande

Belfort au Donon; une offensive vigoureuse dès le début nous avait portés sur le sol alsacien; on avait progressé dans la vallée de l'Ill, pris Mulhouse; les cols principaux des Vosges avaient été occupés par nos troupes de couverture. Cette armée s'appuyait en arrière sur la puissante barrière Epinal-Belfort. La situation était satisfaisante.

2° A l'Est. — En Lorraine: La 2^e armée (général de Castelnau) avait eu l'ingrate mission de couvrir la capitale de la Lorraine; cette armée s'étendait du Donon à la Moselle vers Pont-à-Mousson. Placée dans le chenal d'invasion probable, elle devait faire face à l'ennemi sur la Meurthe, la Moselle, la Meuse; elle fermait l'accès du bassin de la Seine aux armées envahissantes et barrait la ligne directe (voies ferrées, routes, canal) de la frontière à Paris. Une offensive vigoureuse nous avait portés également dans la région dite des lacs; nous occupions la ligne s'étendant de Delme à Morhange.

3° Vers l'Est. — Sur les Hauts-de-Meuse: La 3^e armée (général Ruffey) qui avait prononcé son mouvement offensif les 22-23 sur Montmédy, Neufchâteau, et avait pénétré dans le Luxembourg belge, s'était repliée à la suite des combats malheureux des 24-25 sur la Meuse; elle s'appuyait sur Mézières-Sedan et couvrait encore la trouée de Stenay. Elle était placée sous les ordres du général Sarrail, commandant le 6^e corps, qui prenait le commandement définitif dès le 26.

4° Sur la Meuse. — La 4^e armée (général de Langle de Cary), elle aussi, avait prononcé le 22 un mouvement offensif dans l'Ardenne sur Paliseul, Saint-Hubert, Rochefort. Repoussée après l'insuccès du 24, elle était venue s'appuyer sur la Meuse et couvrait la portée de Mézières, Rocroi, Chimay.

5° Dans la trouée de Chimay. — La 5^e armée (général Lanrezac) avait livré le combat malheureux de Charleroi; fortement éprouvée, même désunie (le 3^e corps d'armée ne retrouvait plus ses éléments), elle s'étendait sur la Sambre, s'appuyant sur Maubeuge. Son chef avait été remplacé par le général d'Esperey, commandant le 1^{er} corps d'armée.

Enfin, sur la gauche française, s'étendait l'armée anglaise. Placée sous les ordres du maréchal French, elle s'était groupée vers le 22 sous Mons, avait eu à supporter le gros effort de la 1^{re} armée allemande et s'était retirée à la suite de l'insuccès du 24-25, entre Sambre et Escaut.

Telle était au 26 la situation générale des armées françaises.

Dans la suite, au fur et à mesure du recul des lignes des armées alliées, deux nouvelles armées furent constituées par les soins du haut commandement français et vinrent se placer dans leur ordre de bataille sur la ligne de front.

D'abord la 6^e armée (général Maunoury), formée d'éléments divers empruntés en grande partie aux divisions de réserve; elle était rassemblée sur la Somme vers le 29.

Puis la 7^e armée (général Foch), commandant le 20^e corps d'armée, qui fut intercalée, vers le commencement de septembre, entre la 4^e et la 6^e armée; cette armée se trouva du reste en ligne le 5 septembre au sud de Sézanne et c'est elle qui prendra une part glorieuse et des plus importantes dans la bataille de la Marne.

Chaque armée française comptait une moyenne d'environ 120.000 combattants, trois corps d'armée, des divisions de réserve.

L'armée anglaise n'atteignait pas plus de 80.000 hommes.

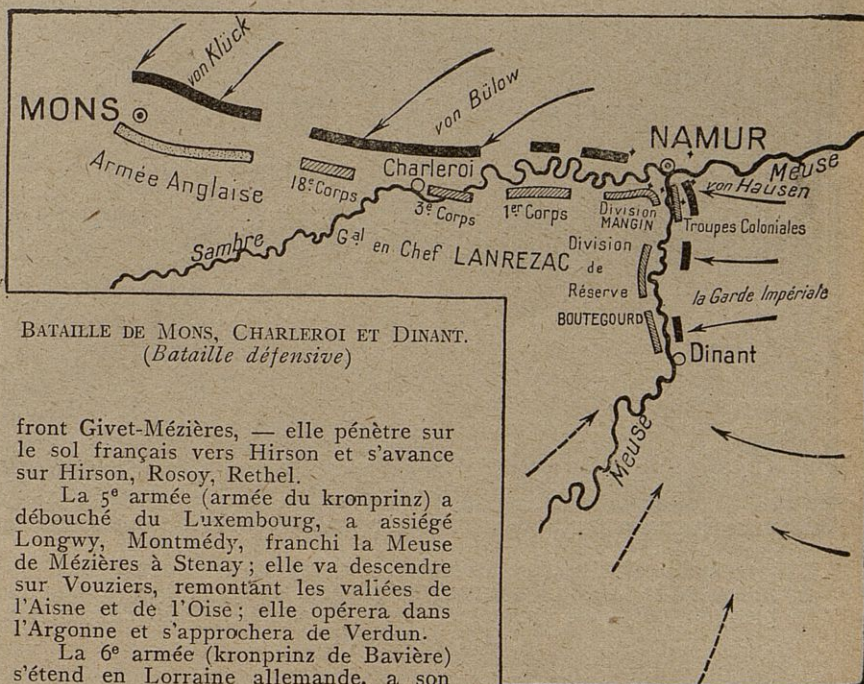
En face de cette barrière qui se dresse pour défendre le sol français va se développer la longue ligne des forces allemandes:

La 1^{re} armée (général von Kluck) est entrée en Belgique; elle a envahi toute la partie sud de ce pays, a franchi Bruxelles, se trouve au nord de Mons le 22 et entre en France par la vallée de la Scarpe et de l'Escaut.

La 2^e armée (général von Bülow), qui s'est battue à Charleroi, s'étend entre Escaut et Sambre, marche sur Cambrai.

La 3^e armée (général von Hauser), qui a franchi la Meuse à Dinant et au nord de Dinant, pénètre en France par la vallée de la Sambre sur Avesnes-Guise.

La 4^e armée (prince de Wurtemberg) passe la Meuse au sud de Dinant, —



front Givet-Mézières, — elle pénètre sur le sol français vers Hirson et s'avance sur Hirson, Rosoy, Reims.

La 5^e armée (armée du Kronprinz) a débouché du Luxembourg, a assiégé Longwy, Montmédy, franchi la Meuse de Mézières à Stenay; elle va descendre sur Vouziers, remontant les vallées de l'Aisne et de l'Oise; elle opérera dans l'Argonne et s'approchera de Verdun.

La 6^e armée (Kronprinz de Bavière) s'étend en Lorraine allemande, a son centre sur Metz, la Sarre.

La 7^e armée (général von Heeringen) s'étend également en Lorraine de la Sarre aux Vosges, se soudant, vers le Donon, à la 8^e armée qui ne comprend que des détachements d'armée.

La 8^e armée (général von Deimling), détachements d'armée, occupe toute la plaine d'Alsace et les Vosges jusqu'à la frontière.

Les armées française et anglaise s'étaient repliées sur leurs positions primitives du 22 août, mais les attaques malheureuses des 23, 24, 25 août avaient donné un avantage énorme à l'armée de l'aile droite allemande, qui s'avancait à notre frontière, vers la Scarpe (Maubeuge à Stenay).

Dès lors, pivotant sur leur gauche qui restera appuyée sur la Meuse, les cinq armées allemandes, bien soudées, vont s'avancer par un grand mouvement de conversion sur le sol français, combattant, du reste, chaque jour, avec les arrière-gardes françaises qui, elles, lutteront désespérément et n'abandonneront le sol que vaincues et écrasées par le torrent teuton, qui dévale dans le nord de la France.

On s'est demandé souvent depuis pourquoi, lors de la ruée allemande sur le territoire de la France, l'aile gauche des armées alliées avait dû battre en retraite si précipitamment. La raison en est bien simple; devant la poussée formidable de l'armée de von Kluck, dont l'effectif atteignait près de 350.000 hommes, notre gauche, trop faible, ne put résister; l'armée anglaise, l'armée Maunoury comptaient à peine, à elles deux, 150.000 hommes; la retraite par les vallées de la Somme, de l'Oise — vallées peu défendables — devait donc être une retraite précipitée.

D'autre part considérons que notre aile gauche décrivait un immense arc de cercle, dont le pivot était placé sur la ligne les Ardennes-l'Argonne; cette aile gauche devait donc, pour conserver constamment un alignement nécessaire dans la soudure des éléments de la bataille, allonger l'allure dans la conversion; c'était forcé; par suite, la marche de l'aile gauche devenait plus rapide que celle de l'aile droite, et si, dans les Ardennes et l'Argonne on put défendre pied à pied le terrain et les villages, vers l'ouest on devait abandonner chaque soir, et précipitamment, le lieu de repos où l'on comptait bivouaquer.

Le communiqué officiel du 27 août signale « que notre ligne de bataille s'est légèrement repliée et a été ramenée en arrière ».

Celui du 29 août mentionne: « La situation de notre front, de la Somme aux Vosges, est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. »

La Somme!!! L'invasion se dessinait bien, et l'aile droite allemande s'étendait déjà jusqu'à la Scarpe, sur Péronne, sur Amiens...

En vain nos pauvres troupes épuisées par les marches luttèrent pour arrêter le flot débordant; contre le nombre, rien ne pouvait résister; nos effectifs n'étaient pas encore suffisants, et nos alliés n'apportaient qu'une armée de 60.000 hommes à peine.

Pas à pas, village par village, on défendit le sol de la France sur la Meuse.

A Guise, le 29 août, un furieux combat se livra entre nos troupes et le 10^e corps d'armée allemand, soutenu par la garde impériale; les Allemands progressaient toujours. Dans une ruée, due à la poussée du million d'hommes mis en ligne, ils atteignirent: le 1^{er} septembre Saint-Quentin, Vervins, Mézières; le 2 septembre Roye, La Fère, Laon, Reims; le 3 septembre la ligne de l'Aisne, Compiègne.

C'était la marche en trombe dans l'Oise, l'avalanche sur Paris que rien ne peut arrêter.

Alors va se produire l'événement qui, dans la nuit du 3 septembre, changera tout à coup la situation. La marche sur Paris est suspendue; la direction de l'aile marchante allemande s'infléchit vers le sud-est. Les armées ennemies sont déjà sur la Marne; elles ont débordé le camp retranché de Paris. La bataille de la Marne (6 septembre) va se livrer, ouvrir pour notre pays une ère d'espérance, de gloire, de victoire, et va permettre de repousser l'invasion allemande.

(A suivre.)



BATAILLE DE CHARLEROI ET DES ARDENNES.

(4 août — 6 septembre)

Les chiffres indiquent les dates de l'avance des armées allemandes pendant les mois d'août et de septembre.

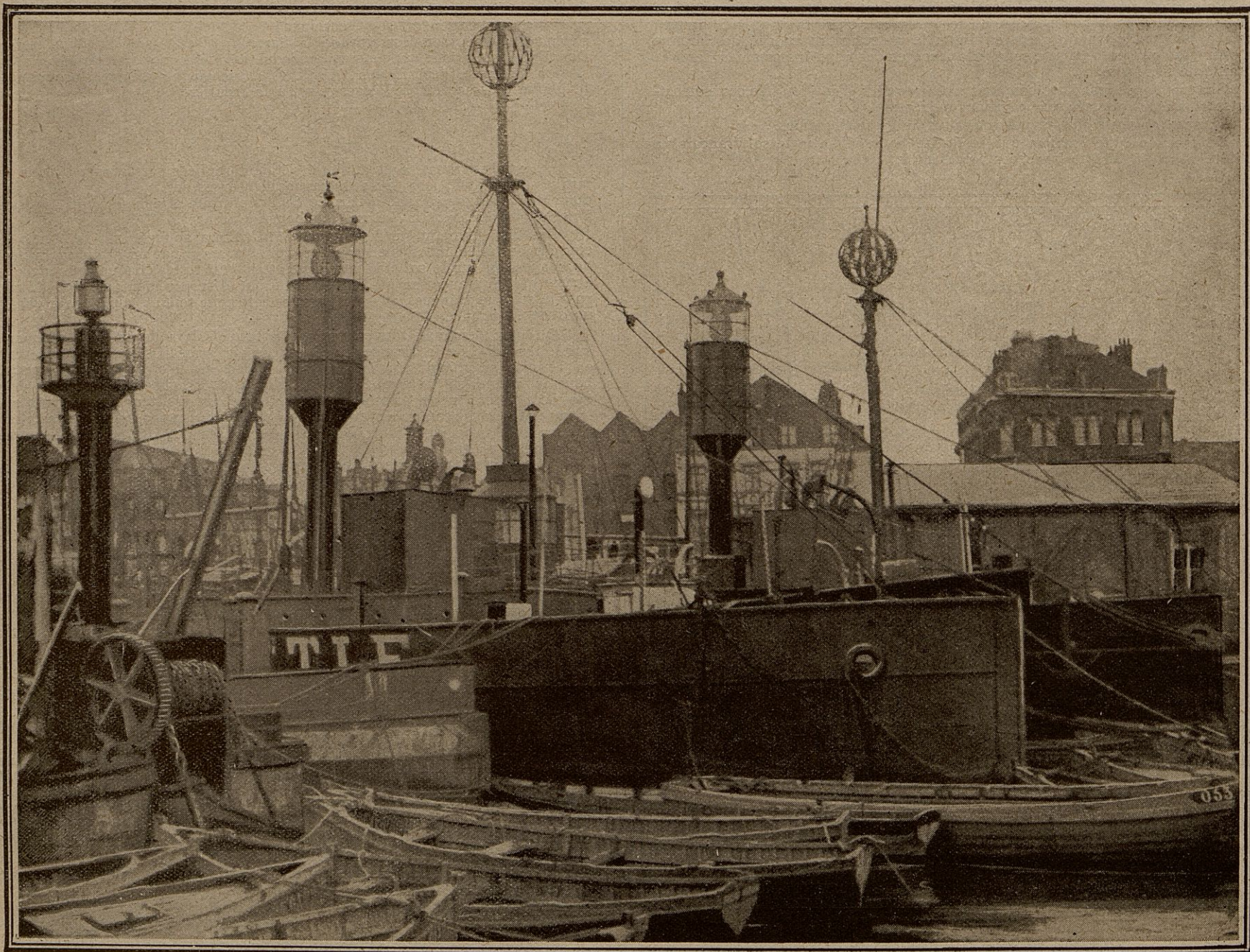
DANS LE NORD



Le général Joffre a tenu à remettre lui-même la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au général Conneau, qui commande le premier corps de cavalerie. Cette cérémonie vient d'avoir lieu à Wormhoudt.

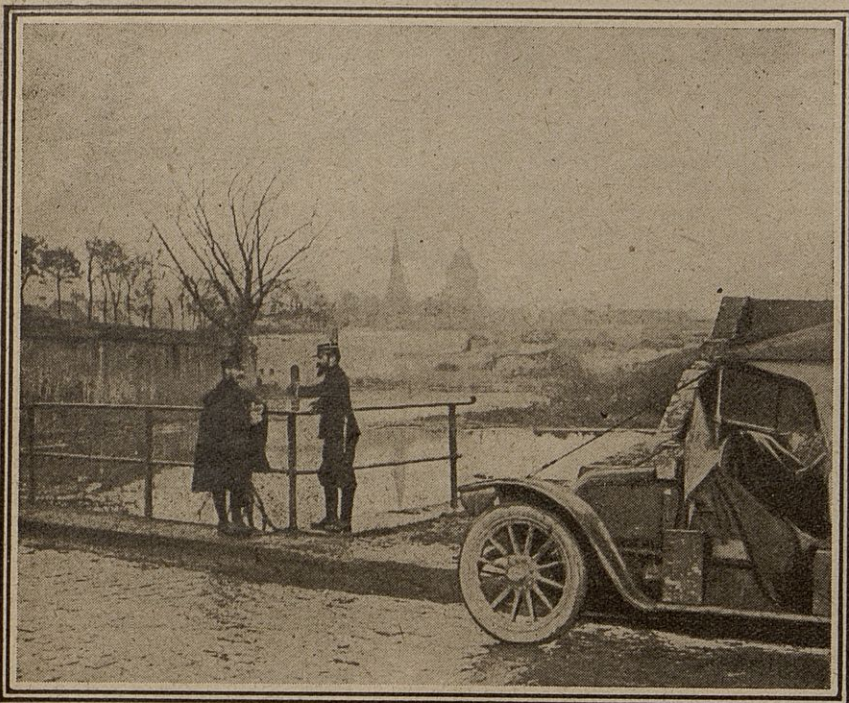


Tous nos cavaliers ne sont pas dans les tranchées ; bien que la guerre actuelle ait amoindri le rôle de la cavalerie, nos escadrons rendent encore de grands services. Voilà des dragons qui traversent les plaines inondées de Bergues.

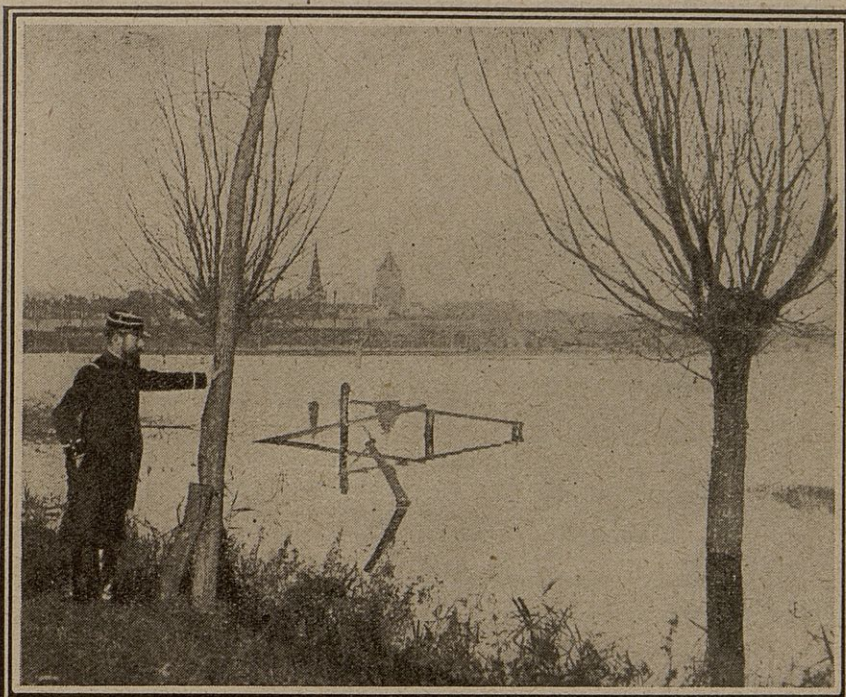


Les bateaux-feux qui, à l'ordinaire, guident les navires vers l'entrée de Dunkerque, ont été remisés dans le port, en raison d'une incursion possible de sous-marins allemands.

DANS LE NORD



La défense de Dunkerque est assurée non seulement par des fortifications, mais aussi par des inondations que l'on « tend », suivant l'expression militaire, autour de la ville en ouvrant les écluses des cinq canaux.

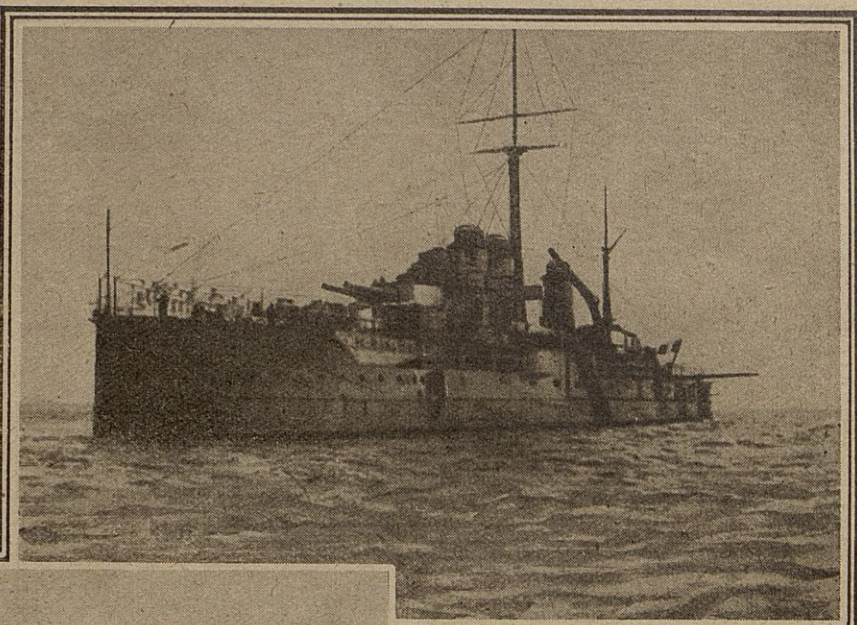
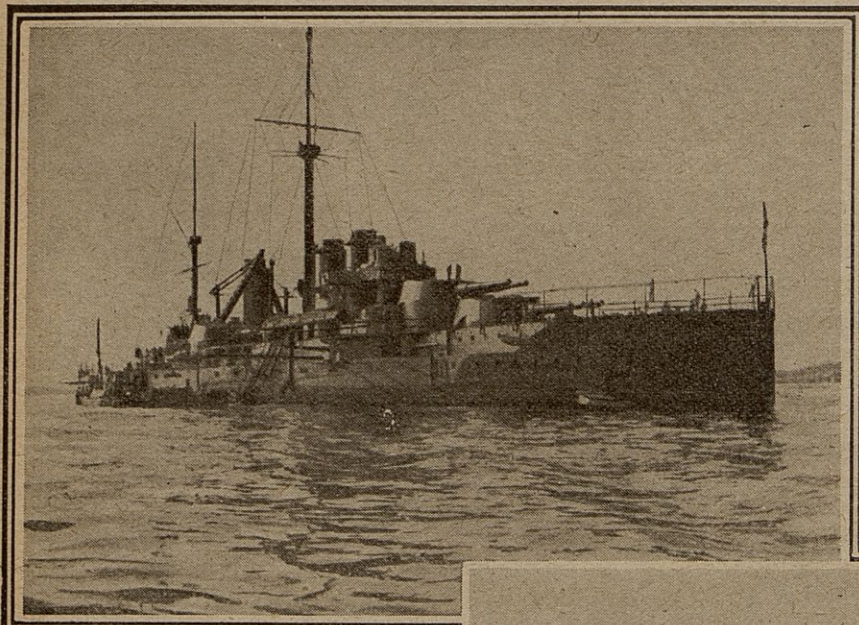


Déjà en 1658, lorsque Turenne assiégea Dunkerque, occupée par les Espagnols, ceux-ci s'étaient servis des inondations pour arrêter les Français ; mais la victoire des Dunes nous ouvrit les portes de la ville.



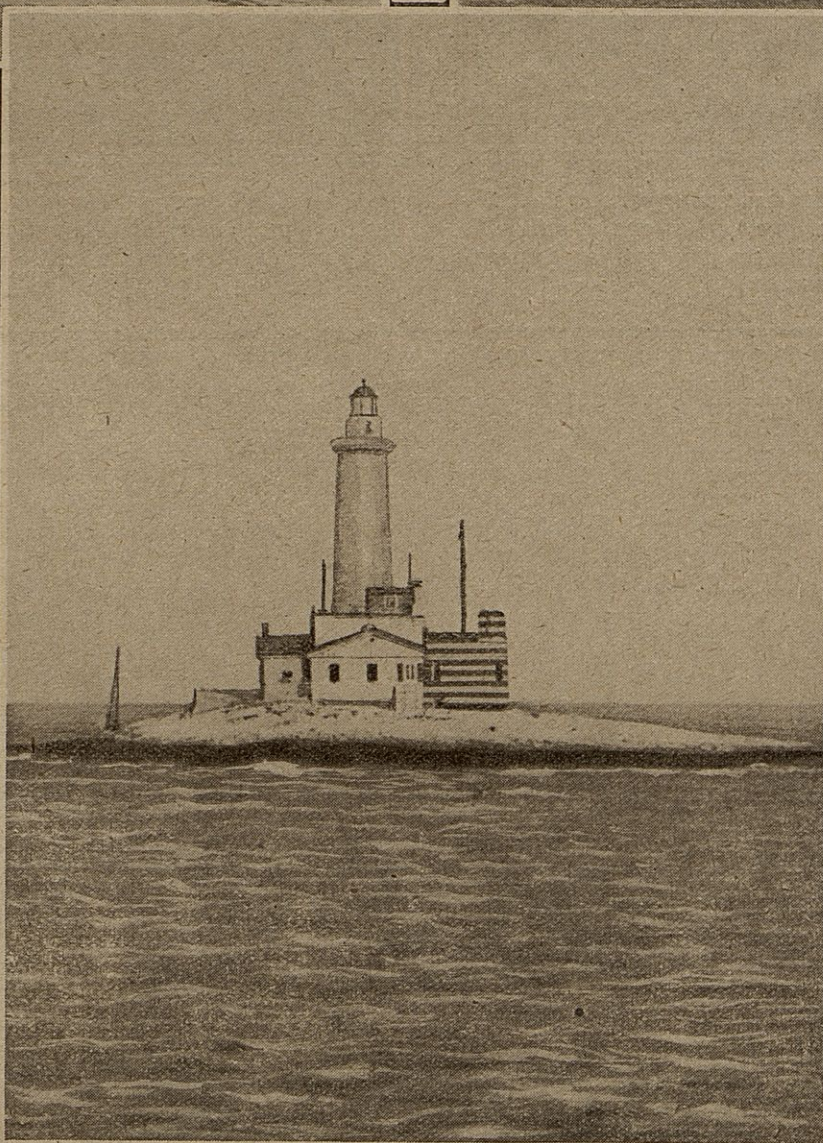
Nos torpilleurs de la défense mobile des côtes de la mer du Nord sont rangés dans le port, prêts à prendre la mer au premier signal, pour renforcer l'escadre qui veille à l'entrée du pas de Calais.

NOTRE ESCADRE DANS LA MÉDITERRANÉE



Si, jusqu'à présent, les communiqués officiels du ministère de la marine n'ont pas eu à relater de grandes batailles navales, ils ont démontré que nos escadres avaient rendu les services les plus signalés. Sous les ordres de l'amiral Boué de Lapéreyre, l'escadre de la Méditerranée a protégé le transport dans la métropole non seulement du corps d'armée d'Algérie, mais de nos troupes coloniales ; elle assure tous les jours le ravitaillement de la métropole ; elle oblige la flotte autrichienne à se cacher dans ses ports de Cattaro, de Sebenico et de Pola.

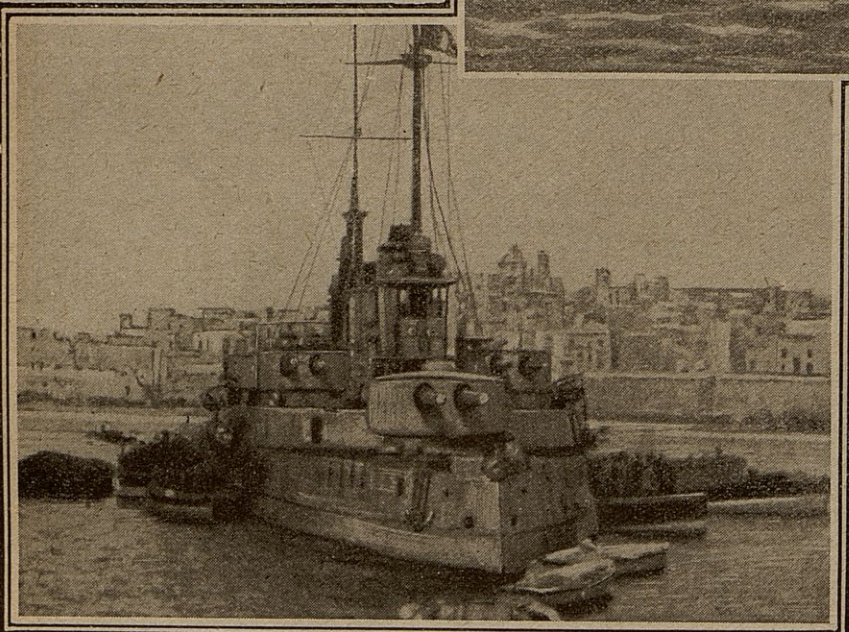
Mais notre escadre ne s'est pas bornée à ce rôle défensif ; elle est allée attaquer l'ennemi ; le bombardement de Cattaro, que protègent des passes difficiles à franchir, le bombardement des forts des Dardanelles ont prouvé que nos marins n'attendent que le moment de la grande bataille que l'ennemi se refuse obstinément à livrer.



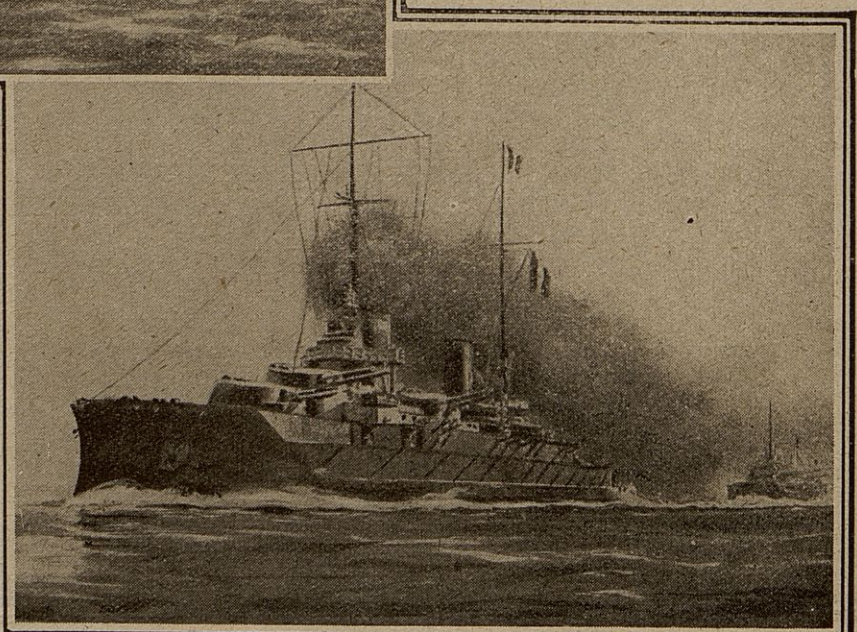
L'amiral Boué de Lapéreyre a été assez heureux pour ne perdre aucune de ses unités de combat ; on a annoncé que le « Courbet » avait été torpillé, que le « Jean-Bart » avait souffert d'un abordage ; cette nouvelle a été officiellement démentie.

Le « Courbet » et le « Jean-Bart », deux frères de la même série des cuirassés de 23.000 tonnes, dont nous donnons ci-dessus la photographie, sont toujours avec notre magnifique escadre de la Méditerranée.

Nos sous-marins, avec leur audace habituelle, sont allés chercher les cuirassés ennemis dans leurs refuges ; ils ont été assez heureux pour en torpiller trois. L'un de ces sous-marins est entré dans le port de Pola, dont on voit, au milieu de cette page, le phare et le sémaphore, mais s'est malheureusement accroché au filet d'accès qui protège les cuirassés : son équipage a été fait prisonnier.



Le cuirassé « Diderot » embarque son charbon à Malte.



La « Bretagne », le nouveau cuirassé qui va entrer en escadre.

NOTRE ARMÉE NAVALE

Le cuirassé d'escadre



EST un morceau du pays de France que ces navires qui, nuit et jour, veillent à l'entrée de l'Adriatique, des Dardanelles ou de la Manche, pour obliger les bâtiments des flottes ennemies à rester cachés dans leurs ports ou dans leurs mers intérieures, ou pour arrêter les navires contrebandiers.

Cette puissante armée navale, auprès de laquelle l'orgueilleuse Armada n'était que peu de chose, représente tout ce que la France a d'ingéniosité ; elle est le fruit de son industrie nationale. Les équipages qui montent ses unités sont composés des meilleurs parmi les fils de France.

A bord de ces cuirassés, de ces torpilleurs d'escadre, de ces sous-marins, de tous ces croiseurs et navires auxiliaires, toutes les provinces du beau pays de France sont représentées. Les Bretons froids et résolu sont mêlés aux Méridionaux exubérants ; près des marins de Dunkerque ou de Calais vivent ceux, très différents, de Bordeaux et de Bayonne. Ces races variées d'une même patrie, réunies dans la province d'un cuirassé, dans le département d'un croiseur, dans la petite ville d'un transport de guerre ou dans le village d'un torpilleur et d'un sous-marin n'ont qu'une seule pensée, une seule idée, celle de la gloire de la France.

Tous les matins, à huit heures, le pavillon national — les couleurs — est hissé au son des clairons et des musiques des bâtiments amiraux. Les hommes, tournés vers l'arrière du navire, sur le pont, se découvrent jusqu'à ce que les « couleurs » soient bien à poste au bout de leur hampe ou de leur vergue, jusqu'à ce que le pavillon soit déferlé et claqué au vent. Cette simple cérémonie a un caractère de grandeur que les marins n'oublient jamais.

Dans les mers, loin du pays natal où sont les épouses, les fiancées, les êtres chéris, tous les matins, en mer comme au mouillage, dans les rades ou dans les ports, ce salut adressé au drapeau est aussi un salut affectueux au pays de France.

Autrefois les vieux matelots qui « chiquaient » (aujourd'hui très peu de marins emploient le tabac sous cette forme) gardaient parfois leur chique dans la bouche même en parlant à leurs officiers ou à leur commandant, mais pas un n'oubliait de l'enlever, de la mettre dans le béret, tenu à la main, pendant le salut aux « couleurs » ; les « couleurs », cela, même aux yeux des plus simples, des plus frustes et des plus rudes, c'était un idéal, quelque chose de très haut, de très grand, confondu avec l'idée de Patrie, du village, de toutes les choses aimées.

Les mêmes sentiments sont restés intacts dans notre marine. L'armée navale, devant l'ennemi, soumise à de grandes fatigues, accomplissant sans gloire apparente une obscure besogne, que l'on connaîtra plus tard, est plus que jamais fidèle à ces traditions sentimentales qui créent les belles actions de guerre.

LA COMPOSITION DE L'ARMÉE NAVALE

Notre armée navale qui veille dans les mers du Midi est formée de plusieurs escadres qui comprennent chacune six cuirassés et une division de trois croiseurs cuirassés.

Les cuirassés forment eux-mêmes deux divisions de trois unités. A la tête de chaque division de cuirassés et de croiseurs se trouve placé un contre-amiral (général de brigade) dont la présence à bord est indiquée par un petit pavillon national (avec numéro d'ancienneté de l'amiral) qui flotte au mât d'artimon.

Chaque escadre est commandée par un vice-amiral (général de division) dont la marque de commandement est aussi un pavillon national avec numéro d'ancienneté.

Les torpilleurs d'escadre et sous-marins sont groupés en escadrilles de six unités. A la tête de chaque escadrille est placé un officier supérieur. Les escadrilles de torpilleurs d'escadre et de sous-marins forment deux divisions commandées chacune par un capitaine de vaisseau qui porte le nom de chef de division.

Sa présence est indiquée à bord par un guidon aux couleurs nationales, hissé au mât d'artimon.

En dehors des bâtiments ainsi groupés, il existe des croiseurs auxiliaires, ou paquebots et bâtiments de commerce armés en guerre, des bâtiments hôpitaux, bâtiments ateliers et ravitailleurs d'aéroplanes et de sous-marins, bâtiments charbonniers et pétroliers, ces derniers destinés à alimenter l'armée navale en combustibles.

Pour commander cette flotte, un vice-amiral, qui est commandant en chef, est embarqué sur un des cuirassés les plus modernes et arbore un pavillon carré national sans numéro au grand mât.

Le navire du vice-amiral commandant en chef est accompagné d'une section de bâtiments hors rang. Cette section peut être composée, en dehors du cuirassé amiral, d'un cuirassé analogue, d'un croiseur et d'une escadrille de torpilleurs d'escadre pouvant, au besoin, servir d'estafettes pour porter des ordres qui ne pourraient être transmis par la télégraphie sans fil ou par signaux à pavillons.

En résumé, l'armée navale comprend des escadres de cuirassés et de croiseurs, des flottilles de torpilleurs et de sous-marins, des bâtiments auxiliaires. Nous allons parler aujourd'hui de l'unité la plus importante de cette flotte, c'est-à-dire du cuirassé, véritable forteresse d'acier, dont le prix de revient, après armement, atteint 60 millions de francs.

La Bretagne non armée coûte 50 millions environ.

DE LA TRIRÈME AU DREADNOUGHT

Il est curieux de connaître quelles étapes l'architecture navale a franchies pour en arriver à la construction du cuirassé moderne, merveille de puissance militaire et d'art mécanique.

Les peuples maritimes et commerçants de l'antiquité, tels que les Grecs et les Phéniciens, construisirent des bâtiments connus sous le nom de trirèmes et birèmes, c'est-à-dire à trois ou deux rangs de rameurs ; leur vitesse atteignait cinq nœuds, soit 9 kilomètres environ à l'heure.

Leur armement consistait en des tours placées à l'avant et à l'arrière du bâtiment, d'où des archers pouvaient lancer leurs flèches et leurs pierres. Un éperon de bronze recouvrait l'étrave et servait à éventrer les coques des navires ennemis au moment de l'abordage.

Ces petits bâtiments, qui jaugeaient cent tonnes environ étaient montés par 120 à 150 hommes d'équipage. Une cinquantaine de rameurs assuraient la propulsion.

Le tonnage et l'armement des bâtiments de guerre augmentent avec le temps. Au ^{xiv}^e siècle, dès l'invention de la poudre à canon, les bombardes, couleuvrines armées les tours avant et arrière, dont les dimensions s'accroissent à tel point qu'elles deviennent *châteaux d'avant et d'arrière*. Ce sont là les premières tourelles.

Puis au ^{xv}^e siècle, les flancs des navires furent percés d'ouvertures appelées sabords ; chacune d'elles reçut la bouche d'un canon. L'ensemble de cette artillerie placée sur un même pont constituait une batterie.

Dans la Méditerranée, les galères succédèrent au type trirème. A cause du calme fréquent qui règne sur cette mer, les avirons furent conservés jusqu'au ^{xvii}^e siècle. Sous le règne de Louis XIV fut construite la galère *Réale*, si élégante dans ses formes élancées ; on peut en voir le modèle au musée du Louvre.

C'est au ^{xviii}^e siècle qu'apparurent des vaisseaux de guerre à plusieurs rangs de canons, c'est-à-dire à plusieurs batteries. Les plus grands d'entre eux avaient trois ou quatre mâts, la voile seule était l'organe moteur. Un des plus beaux vaisseaux de guerre de la marine de Louis XIV fut le *Soleil-Royal*, armé de 112 canons de bronze pouvant lancer 1.350 livres de fer. L'avant et l'arrière formaient des châteaux surélevés ; l'ornementation, composée d'attributs marins, était superbe. La marine, à cette époque, avait ses artistes sculpteurs et ornementalistes ; elle a conservé encore, de cette magnificence, ses peintures de marine. L'équipage du *Soleil-Royal* était de 1.200 hommes, c'est-à-dire à peu de chose près celui de nos cuirassés les plus modernes.

Au fur et à mesure le tonnage augmente et atteint 4.000 à 5.000 tonnes, l'armement se perfectionne, les châteaux, qui offraient de trop grandes cibles au tir de l'ennemi, sont supprimés : c'est le premier pas vers la suppression des superstructures des bâtiments de guerre, idée que l'on pousse aujourd'hui à son extrême limite.

Avec l'apparition du moteur à vapeur, avec les progrès de la métallurgie, un nouveau bâtiment de guerre surgit, bardé de fer, doté d'un éperon de bronze. Il conservera encore quelque temps ses mâts et des voiles, quoique, dans l'intérieur de sa coque, une machine qu'on pourrait croire infernale, car elle vomit des torrents de fumée noire, lui permettra de marcher malgré les calmes et les vents contraires.

Dans l'art naval du ^{xix}^e siècle, notre beau pays de France tient la première place. L'avis *Napoléon* (1843) fut le premier bâtiment de guerre français à vapeur ; sa machine avait 200 chevaux de puissance, donnant une vitesse de 10 nœuds. Sur les plans de Dupuy de Lôme, un des plus grands ingénieurs navals français, un vaisseau à vapeur de haut bord, le *Napoléon*, fut construit et fit de brillants essais, en 1852. Ce bâtiment, qui était armé de 100 canons, filait à une vitesse de 12 nœuds. Une machine de 1.000 chevaux actionnait une hélice. Ce fut une révélation dans l'art naval.

Pendant la guerre de Crimée, en 1859, alors que la flotte anglaise, au mouillage de Constantinople, attendait des vents favorables pour remonter le Bosphore, notre *Napoléon* prenait à la remorque nos bâtiments de guerre à voiles pour les conduire dans la mer Noire.

La *Gloire* fut le premier cuirassé. C'était une frégate munie d'une cuirasse de fer de 12 centimètres d'épaisseur à la flottaison ; sa machine à vapeur lui imprimait une vitesse de 13 nœuds. Ses essais furent terminés en 1860. C'est à partir de cette date que le génie maritime progresse à pas de géant.

La guerre de Sécession fait apparaître aux Etats-Unis d'Amérique le monitor, navire bas sur l'eau, armé de canons enfoncés dans des casemates.

Au fur et à mesure que la machine à vapeur se perfectionne, après de cruelles leçons infligées au personnel qui la conduit, les puissances motrices s'accroissent. En 1876 est lancé le *Sfax*, croiseur de 5.000 tonnes à deux hélices et deux machines. Les frégates disparaissent pour laisser la place aux croiseurs, bâtiments moins lourds que le vaisseau cuirassé, mais dont la qualité essentielle est la vitesse.

Le système défensif du *Sfax* était constitué par une série de cellules placées en abord sur la coque et autour de compartiments qui contenaient les organes vitaux du navire. Ces cellules pouvaient être garnies de bourre de coco.

Ce système a été développé ultérieurement en donnant aux bâtiments de guerre des doubles coques, des doubles fonds, qui forment un navire intérieur jusqu'à la flottaison. Entre la coque extérieure et les tôles des doubles coques et doubles fonds, des espaces sont maintenus vides, parfaitement entretenus, afin que l'oxydation ne diminue pas l'épaisseur des tôles et, par suite, leur résistance.

Au croiseur protégé type *Sfax* succède le croiseur cuirassé, dont le premier fut le *Dupuy-de-Lôme*, qui devait être vendu au Chili sous le nom de *Commandant-Aguirre*. Sa cuirasse à la flottaison avait une épaisseur de 110 millimètres ; les canons étaient enfoncés dans des tourelles cuirassées à 110 millimètres d'épaisseur ; l'artillerie des anciens bâtiments était sans protection particulière. On n'avait pas encore songé à cuirasser la batterie ; toute l'attention du constructeur semblait s'être portée à protéger le navire contre l'immersion.

A partir de l'apparition du *Dupuy-de-Lôme* commence, si l'on peut dire, la lutte entre le canon et la cuirasse.

A l'épaisseur de 120 millimètres succéda celle de 150 millimètres, mais alors les artilleurs construisirent des canons dont les obus percèrent ces épaisseurs ; on atteignit des épaisseurs de cuirasse de 500 millimètres. Il fallut s'arrêter et souffler un moment dans cette lutte, les cuirasses de 500 millimètres d'épaisseur surchargeaient trop le bâtiment ; on employa alors, pour confectionner les plaques de blindage, des aciers spéciaux tels que les aciers harveyés, aciers au nickel qui permirent, sous une épaisseur réduite, d'offrir une plus grande résistance à la pénétration des obus.

Ces étapes ont conduit aux six cuirassés type *Patrie*, de 14.000 tonnes,

armés de 4 canons de 305 millimètres et de 10 de 190 millimètres, suivis des six *Danton*, de 18.000 tonnes, armés de 4 canons de 305 et de 12 canons de 240, qui constituent actuellement la partie la plus importante de l'armée navale.

Nos cuirassés les plus récents ont des ceintures d'acier ayant 270 millimètres d'épaisseur maxima et 160 millimètres aux extrémités, où les formes fuyantes sont plus propres au glissement des projectiles. Ces ceintures d'acier s'étendent à 2 m. 50 au-dessus et au-dessous de la ligne de flottaison.

Nos canons atteignent maintenant des dimensions qui étonnent si on les compare aux modestes canons de 16 centimètres et 14 centimètres qui armaient le croiseur *Stax*. Nos *Bretagne* sont armés de 10 canons de 340 millimètres, en cinq tourelles. Ces canons, de 45 calibres, ont donc 15 m. 30 de longueur.

NOS GRANDS CUIRASSÉS

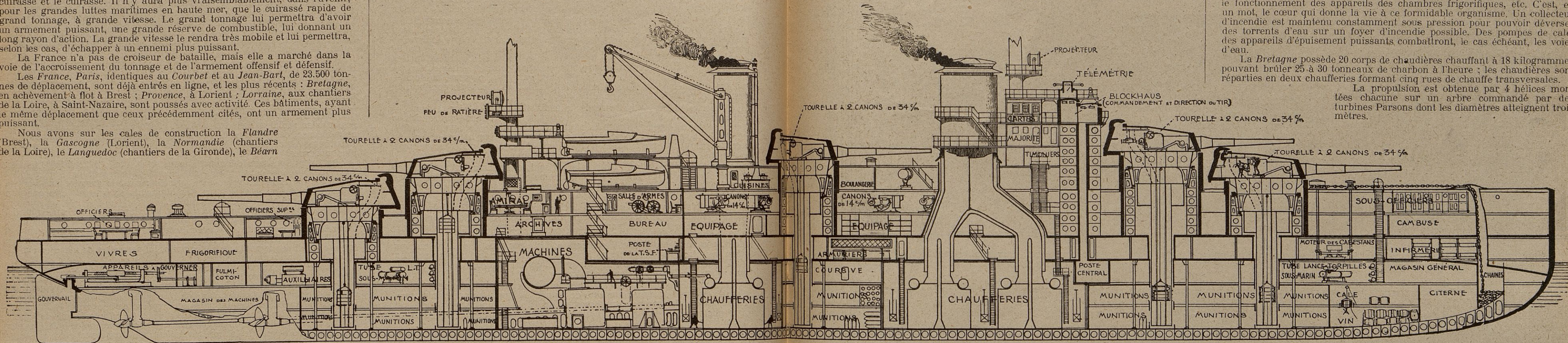
En dehors des flottilles de destroyers, de torpilleurs et de sous-marins, il n'existe que deux grandes classes de bâtiments de guerre : le cuirassé et le croiseur cuirassé. L'Angleterre et l'Allemagne ont des croiseurs cuirassés rapides, de 34 nœuds, déplaçant 26.500 tonnes, armés de 8 canons de 343 millimètres ; ces bâtiments sont aussi connus sous le nom de croiseurs de bataille.

Comme on peut en juger, la fusion tend à se produire entre le croiseur cuirassé et le cuirassé. Il n'y aura plus vraisemblablement, dans l'avenir, pour les grandes luttes maritimes en haute mer, que le cuirassé rapide de grand tonnage, à grande vitesse. Le grand tonnage lui permettra d'avoir un armement puissant, une grande réserve de combustible, lui donnant un long rayon d'action. La grande vitesse le rendra très mobile et lui permettra, selon les cas, d'échapper à un ennemi plus puissant.

La France n'a pas de croiseur de bataille, mais elle a marché dans la voie de l'accroissement du tonnage et de l'armement offensif et défensif.

Les *France*, *Paris*, identiques au *Courbet* et au *Jean-Bart*, de 23.500 tonnes de déplacement, sont déjà entrés en ligne, et les plus récents : *Bretagne*, en achèvement à flot à Brest ; *Provence*, à Lorient ; *Lorraine*, aux chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire, sont poussés avec activité. Ces bâtiments, ayant le même déplacement que ceux précédemment cités, ont un armement plus puissant.

Nous avons sur les cales de construction la *Flandre* (Brest), la *Gasconne* (Lorient), la *Normandie* (chantiers de la Loire), le *Languedoc* (chantiers de la Gironde), le *Béarn*



Coupe longitudinale du cuirassé Bretagne, du type de 23.500 tonnes, permettant de voir la disposition intérieure et l'armement d'un cuirassé moderne.

(chantiers de la Méditerranée). Ces cinq cuirassés auront 175 mètres de longueur, 27 mètres de largeur, 8 m. 80 de tirant d'eau. Leur déplacement sera de 25.500 tonnes ; ils seront munis de deux machines alternatives latérales et deux centrales à turbines pouvant développer 32.000 chevaux, imprimant une vitesse de 21 nœuds ; le rayon d'action sera de 6.500 milles à 12 nœuds, qui est une vitesse dite économique, c'est-à-dire celle pour laquelle le mille parcouru revient au prix le moins élevé.

Ces bâtiments auront une ceinture cuirassée dont l'épaisseur maxima atteindra 300 millimètres ; ils seront armés de 12 canons de 340 millimètres, répartis en groupe de quatre dans trois tourelles axiales, c'est-à-dire placées dans l'axe du bâtiment. C'est là une innovation de la marine française.

Mais notre beau pays de France n'a pas jugé ces mastodontes suffisants ; il n'a pas voulu rester en retard sur les plus grandes puissances maritimes ; une nouvelle série de quatre cuirassés est commandée. Ce sont les *Duquesne*, *Tourville*, *Lyon*, *Lille*, qui auront 190 mètres de long, un déplacement de 29.500 tonnes. L'armement principal comprendra 16 pièces de 340 millimètres disposées en groupes de quatre, dans quatre tourelles axiales.

Ces puissants cuirassés devront entrer en armement en 1917. A ce moment, notre pays aura des unités aussi fortes que les plus grandes des nations maritimes.

Après avoir donné un aperçu général sur la constitution de l'armée navale, sur l'historique du bâtiment de guerre et sur les progrès réalisés dans l'armement offensif et défensif du bâtiment cuirassé, nous allons décrire en détail l'un des plus récents, du type *Bretagne*, *Provence* ou *Lorraine*, qui, dans quelques semaines, iront augmenter la puissance de nos escadres.

Le lecteur pourra d'abord se rendre compte de la disposition des emménagements en consultant la coupe longitudinale du cuirassé *Bretagne* que nous donnons ci-dessus, d'après le dessin de M. Sébille, peintre de la marine, que la Ligue maritime française a bien voulu nous communiquer.

La coque de la Bretagne

Sur une carcasse formée de couples, ou fers en U, espacés entre eux de 1 mètre, qui dessinent les contours de la coque extérieure, viennent s'appliquer des tôles d'acier de 24 à 12 millimètres d'épaisseur façonnées

au préalable d'après des gabarits, ou modèles légers en bois (en grandeur naturelle).

Toutes les formes des couples ont été tracées dans d'immenses salles, dont le parquet parfaitement dressé peut être considéré comme une grande planche à dessin.

Les gabarits sont dressés d'après ces tracés.

Les tôles sont reliées aux couples à l'aide de rivets. Des tôles de renfort assurent la rigidité de la coque. Des pièces en acier moulé sont placées à l'avant et à l'arrière du cuirassé ; elles constituent l'étrave et l'étambot, sur lesquels viennent se fixer les tôles de quille et tôles de coque, ou bord. Des tôles horizontales ou incurvées, appelées lisses, rejoignent les couples et les consolident.

Dans le sens vertical, la coque est partagée en quatre étages par des ponts, dont trois sont cuirassés à des épaisseurs de 30, 50, 70 millimètres.

Sur la coque, avec interposition de bois de teck afin de former matelas inoxydable (le bois de teck a l'avantage de ne pas oxyder l'acier) est fixée la ceinture cuirassée ayant 270 millimètres d'épaisseur maxima et 160 millimètres aux extrémités du navire.

Les tourelles inférieures d'extrémité ont un cuirassement de 340 millimètres d'épaisseur, les tourelles surélevées 250 millimètres, la tourelle centrale 400 millimètres. Les pièces d'armement secondaire sont protégées

timents ou cellules étanches, de manière que les voies d'eau soient très localisées.

Les cloisons transversales principales n'ont pas de portes de communication, sous les ponts cuirassés, afin de ne pas affaiblir leur résistance à la flexion en cas de suppression due au choc d'une explosion. Pour aller d'une tranche à une autre, il faut passer par les hauts du navire.

L'armement offensif

Il est constitué par l'artillerie principale et l'artillerie secondaire.

La première comprend dix canons de 340 millimètres disposés en cinq tourelles, doubles axiales, deux superposées à chaque extrémité.

La deuxième est formée par vingt-deux canons de 140 millimètres répartis de chaque bord du navire, par quatre canons de 47 millimètres qui serviront contre les sous-marins et torpilleurs et pour les saluts.

En outre, la *Bretagne* est armée de quatre tubes lance-torpilles sous-marins de 450 millimètres de diamètre et de 6 m. 75 de longueur, situés au nombre de deux de chaque bord. Avant le lancement de la torpille, une cuillère en bronze est sortie à l'extérieur de la coque à l'aide d'une presse hydraulique. Cette cuillère guide la torpille au moment où, sous la chasse d'air comprimé, elle est lancée hors du tube sous-marin.

projectiles, l'autre pour les douilles. Ces *norias* sont commandées par des moteurs électriques munis d'appareils de sécurité au cas où une avarie se produirait.

L'emménagement comprend des étagères permettant un approvisionnement de 100 canons de combat par pièce de 340 millimètres, 275 par pièce de 140 millimètres et 300 par pièce de 47 millimètres. Les munitions sont transportées dans la soute à l'aide de chariots roulant sur des rails fixés au plafond et de grues à pivot.

Les charges de poudre des munitions de 34 centimètres sont réparties en quatre quarts de gargousses.

La *Bretagne* est munie de projecteurs électriques qu'on distingue sur la figure ci-dessous, auprès des mâts, et dont le but est de découvrir les attaques de nuit des torpilleurs et d'éclairer l'extérieur en cas de brume ou de manœuvre par temps bouché.

Le cœur du cuirassé

Le cuirassé, forteresse flottante, a un cœur qui bat à toute heure de jour et de nuit, que ce soit à la mer ou au mouillage. Sous les ponts cuirassés, entre des cloisons étanches et des doubles coques, un appareil moteur et évaporatoire assure la propulsion du navire et le fonctionnement des services intérieurs au mouillage tels que l'éclairage, le chauffage, la production d'eau douce au moyen des bouilleurs, la réfrigération des soutes à munitions, le fonctionnement des appareils des chambres frigorifiques, etc. C'est, en un mot, le cœur qui donne la vie à ce formidable organisme. Un collecteur d'incendie est maintenu constamment sous pression pour pouvoir déverser des torrents d'eau sur un foyer d'incendie possible. Des pompes de cale, des appareils d'épuisement puissants combattront, le cas échéant, les voies d'eau.

La *Bretagne* possède 20 corps de chaudières chauffant à 18 kilogrammes pouvant brûler 25 à 30 tonnes de charbon à l'heure ; les chaudières sont réparties en deux chaufferies formant cinq rues de chauffe transversales.

La propulsion est obtenue par 4 hélices montées chacune sur un arbre commandé par des turbines Parsons dont les diamètres atteignent trois mètres.

par des cuirassements de 140 millimètres et 180 millimètres d'épaisseur. Les superstructures sont réduites au minimum afin de diminuer le plus possible la partie du navire formant cible non cuirassée.

Le système défensif

Au-dessous de la ceinture cuirassée, il existe trois ponts cuirassés formant cuirasse horizontale à bords incurvés. Ils constituent, en liaison avec la cuirasse de coque, un caisson de flottaison, dont les parois sont capables de résister à l'artillerie. Ce caisson, malgré la destruction des emménagements voisins, peut assurer la flottaison du bâtiment. Le pont inférieur, de 30 millimètres d'épaisseur, n'existe que sur certains compartiments tels que ceux des soutes à munitions, alors que les deux autres vont d'une extrémité à l'autre du navire, en laissant passage aux cheminées, aux tourelles, aux manches d'aération, aux passages de circulation. Ces passages sont protégés par des surbaux ou cuirasses verticales intérieures.

Ce qui est au-dessus des ponts cuirassés est protégé, en partie, par un cuirassement de 180 millimètres d'épaisseur. Les emménagements tels que les logements de l'amiral et des officiers, postes d'équipage, ne sont pas cuirassés afin de ne pas alourdir les hauts du navire. Ces parties du navire sont sacrifiées pendant le combat, car tout l'équipage est sous les ponts cuirassés, dans les soutes à munitions, machines et chaufferies, et dans les tourelles et réduits blindés. L'amiral, le commandant et les officiers de manœuvre et de tir sont dans un blockhaus cuirassé où sont disposés les commandes des signaux et les nombreux appareils compliqués qui permettent de donner des ordres aux machines, aux chefs de section des tourelles et de gouverner le bâtiment.

En résumé, le système défensif du cuirassé moderne est constitué par un cuirassement de flottaison très épais, par un cuirassement des postes d'artillerie secondaire, par des ponts cuirassés formant triple toiture blindée.

Contre les torpilles, le bâtiment est protégé par une double et même triple coque pour les parties les plus vitales du bâtiment ; dans le bas du bâtiment, cette double coque est appelée double fond. En outre, des cloisons transversales assurent la protection des tranches voisines de celles envahies par l'eau, dans le cas où la coque et les doubles ou triples coques seraient déchirées sous l'effet de l'explosion des torpilles.

Les doubles coques et doubles fonds sont eux-mêmes divisés en compar-

Les tourelles, qui contiennent les canons de 340, sont constituées :

1° Par une partie fixe comprenant une assise en tôle d'acier, qui porte à sa partie supérieure les galets de guidage de la tourelle, et, sur la partie étagée, des galets horizontaux ;

2° Par des parties tournantes comprenant une plate-forme en tôle d'acier où se trouvent placés les divers appareils de manœuvre, une chambre des treuils et un tube monte-charge.

La chambre des treuils renferme les treuils de monte-charge des soutes à munitions, les tableaux de distribution ; le tube monte-charge comprend les passages des monte-charge des soutes, deux passages de fortune pour les projectiles.

L'appareil de pointage en direction est composé d'un moteur électrique qui actionne, par l'intermédiaire d'un appareil Janney à transmission hydraulique à vitesse variable, la tourelle qui peut aussi être manœuvrée à bras à l'aide de manivelles, par une dizaine d'hommes.

Les munitions sont élevées des soutes jusqu'à une chambre-relais, à l'aide de monte-charge électriques formés de bennes en deux parties ; la partie inférieure sert pour deux projectiles et la partie supérieure pour huit quarts de gargousses. La chambre-relais met les munitions à l'abri des flammèches qui pourraient tomber sur la plate-forme de tir.

Des monte-charge de la chambre de tir élèvent les munitions de la chambre-relais aux postes de chargement devant les canons.

En cas d'avarie des treuils électriques, toutes les manœuvres peuvent s'effectuer à l'aide de treuils manœuvrés à bras.

L'écouvillonnage est obtenu par l'air comprimé à une pression de 100 kilogrammes, contenu dans des bouteilles situées dans la tourelle.

Des ventilateurs électriques de 2.500 mètres cubes de débit horaire assurent l'enlèvement des fumées à l'aplomb des tranches de culasse.

Le pointage en hauteur est obtenu par une transmission à engrenage et vis commandée par un moteur électrique.

Le poids des cinq tourelles et de leurs canons et appareils est de 2.435.840 kilogrammes. Le prix est de 8.555.835 francs.

L'artillerie secondaire, constituée par des canons de 140 millimètres, ne présente rien de particulier. Les affûts sont montés sur des sellettes fixées à la coque. Les canons sont protégés par un masque en acier qui s'adapte à une ouverture découpée dans le blindage.

L'artillerie secondaire est alimentée en munitions au moyen de deux *norias*, espèce de chaîne à godets comme celle de nos puits, l'une pour les

Chaque groupe (tribord et bâbord) comprend :

Sur l'arbre intérieur, une turbine à basse pression pour la marche en avant et en arrière ;

Sur l'arbre extérieur, une turbine à haute pression pour la marche en avant et en arrière.

Les turbines sont réparties dans trois compartiments étanches d'une même tranche du bâtiment.

Il y a deux compartiments pour les appareils de condensation, l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Il existe en outre un grand nombre d'appareils auxiliaires à vapeur destinés à la manœuvre des cabestans pour le hissage des ancres, à la manœuvre de la barre à gouverner, à la production de l'énergie électrique pour l'éclairage du navire, pour la manœuvre des tourelles, monte-charge, *norias*, etc.

C'est un volume qu'il faudrait écrire pour décrire les mécanismes de détail qui animent le cœur du navire où vivent plus de deux cents mécaniciens, chauffeurs, électriciens.

Sous une discipline rigide et bienveillante à la fois, la vie du bord représente toutes les formes de la vie courante à terre. Le cuirassé a ses cuisines, ses magasins d'approvisionnement de toutes sortes, sa chambre frigorifique, son magasin de vivres connu sous le nom de *cambuse*, ses citernes à eau douce, son infirmerie, ses bureaux, ses archives. Les officiers ont leur hôtel qui comprend une salle à manger qui est le *carré*, des cabines séparées au-dessus des ponts cuirassés.

Pour les réparations d'un bâtiment aussi complexe, des ateliers importants, qu'environneraient les petits industriels à terre, sont installés à bord sous les ponts blindés.

A bord de ce cuirassé où flotte le pavillon de France, on a l'assurance d'habiter sur quelque chose de fixe, quelque chose de terrestre. La vie y est fraternelle et saine.

Pourtant, au-dessous de cette coque d'acier puissamment protégée et défendue contre les flots et les armes ennemies, au-dessous de ces cuirasses derrière lesquelles sont abritées les armes les plus formidables qui soient au monde, il y a un gouffre profond et il suffira d'une torpille habilement lancée par un surnois petit sous-marin, pour envoyer dans l'abîme glauque cette merveille du génie humain.

L'AVANCE VERS LA LORRAINE



Malgré tous les obstacles, nos troupiers sont parvenus au faite d'une crête des Vosges ; là, ils ont installé un vrai « gourbi » fait de branchages et recouvert de chaume ; les chevaux y sont à l'abri et les soldats peuvent y procéder aux soins du ménage ; on voit qu'ils ont fait la lessive ; le linge séchera difficilement.



Les prouesses de nos chasseurs alpins, que les Allemands ont baptisés « les diables noirs », ne se comptent plus ; ce corps d'élite est devenu la terreur de l'ennemi ; leur habitude des hautes cimes des Alpes les fait se trouver à l'aise sur les ballons des Vosges ; aussi de quel pas allègre ils traversent les sapinières qui couvrent le col du Bonhomme.

LA CONQUÊTE DE L'ALSACE



NOS TROUPES PRENNENT STEINBACH

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Suivant leur lâche et cruelle habitude, les Allemands avaient placé devant eux des habitants de Steinbach, bouclier vivant contre les balles françaises. Cette vue monta au paroxysme la fureur de nos soldats ; d'un élan irrésistible, ils délogèrent les Allemands du village.

DANS L'ARGONNE



Le mauvais temps a rendu très difficiles les opérations militaires en Argonne ; aussi s'est-on borné, de part et d'autre, à de violentes canonnades. Lorsque nos soldats voient arriver les obus ennemis, ils se couchent à terre et le dommage n'est pas grand si l'obus éclate en dehors d'une route pavée ou macadamisée.



Les grosses « marmites » allemandes font beaucoup de bruit et produisent beaucoup de fumée. Lorsqu'elles tombent dans des terres labourées, elles creusent un trou énorme, sans autre dégât. On ne risque pas grand'chose si l'on ne se trouve pas dans le voisinage immédiat. Aussi nos fantassins ne s'émeuvent-ils plus guère.

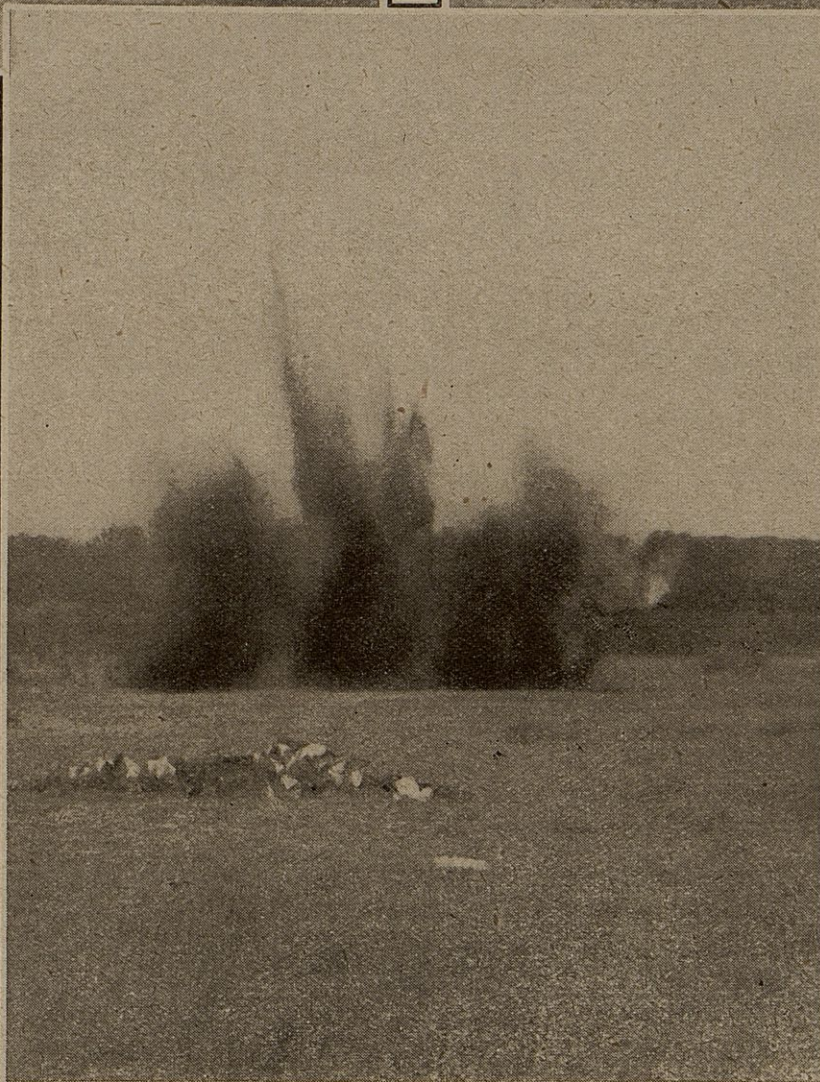


Le bois de la Gruerie, qui fait partie de la grande forêt de l'Argonne, a été le théâtre de luttes épiques ; nous l'avons conquis on pourrait dire arbre par arbre. On est tout étonné d'y voir des cavaliers ; ce sont des hussards, qui remplissent les fonctions d'estafettes, portant les ordres du haut commandement.

DANS LA MARNE



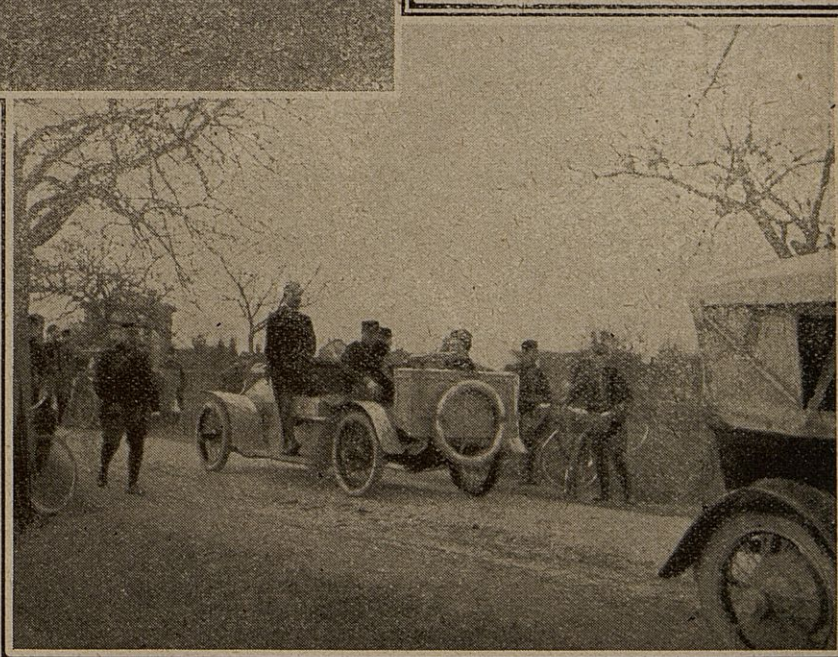
En arrière des tranchées, lorsqu'un petit bois se trouve à proximité, nos soldats construisent de rustiques cabanes, que les maigres frondaisons d'hiver dissimulent cependant à la vue des taubes allemands ; ils y sont surtout à l'abri des intempéries de cette rude saison ; voilà une de ces constructions à laquelle nos soldats ont donné le nom de « villa Fend-Bise ». En effet, les parois en planches arrêteront bien un peu le vent d'est qui coupe la figure ; mais le tirage des cheminées doit laisser à désirer ; le propriétaire a oublié, sans doute, de les faire ramoner, car on est obligé, pour ne pas s'enfumer, d'allumer le feu à l'extérieur ; le chauffage central n'a pas encore pénétré jusque sur le front.



Nous avons, dans un précédent numéro, expliqué ce qu'était la guerre de mines et de sape, qui se poursuit actuellement et qui a remplacé l'ancienne guerre de mouvements ; pour déloger l'ennemi de ses tranchées, il faut creuser des galeries souterraines et employer la mélinite. Les « fougasses » sont posées plus près du sol et on les fait exploser pour arrêter la marche de l'ennemi. La photographie du milieu de la page représente l'explosion de l'une de ces fougasses près de Souain ; l'usage de ces moyens de destruction remonte au XVI^e siècle, et Rabelais nous raconte que « Panurge print » une botte (baril) de poudre » de canon et avec une mi- » graine de feu se tint auprès, » dont Panurge met le feu en » la traînée et les fait tous les » chevaliers bruster comme » âmes damnées. »

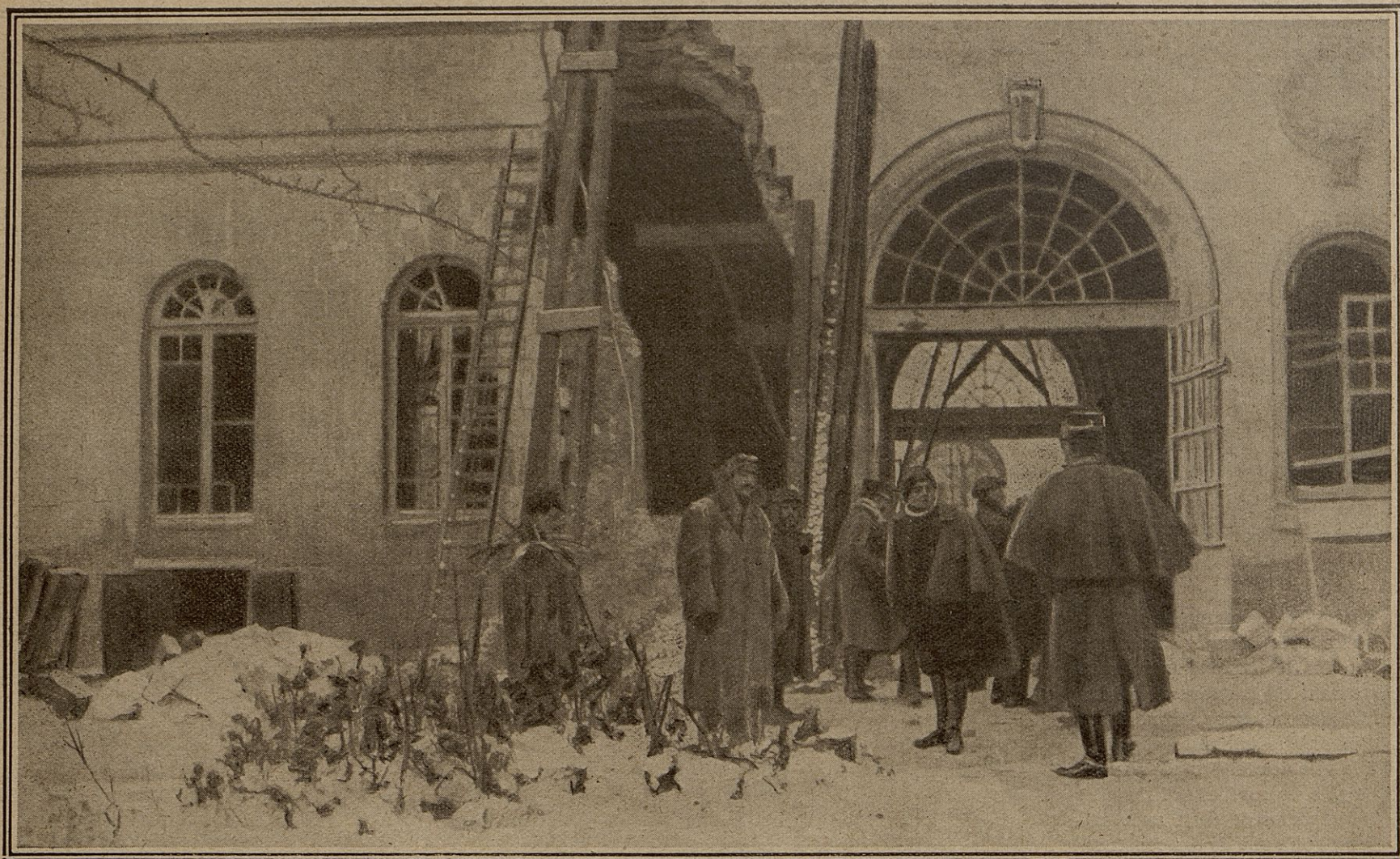


Le cimetière de Dizy, autour duquel de violents combats se sont livrés, était défendu par une ceinture de fils de fer barbelés.

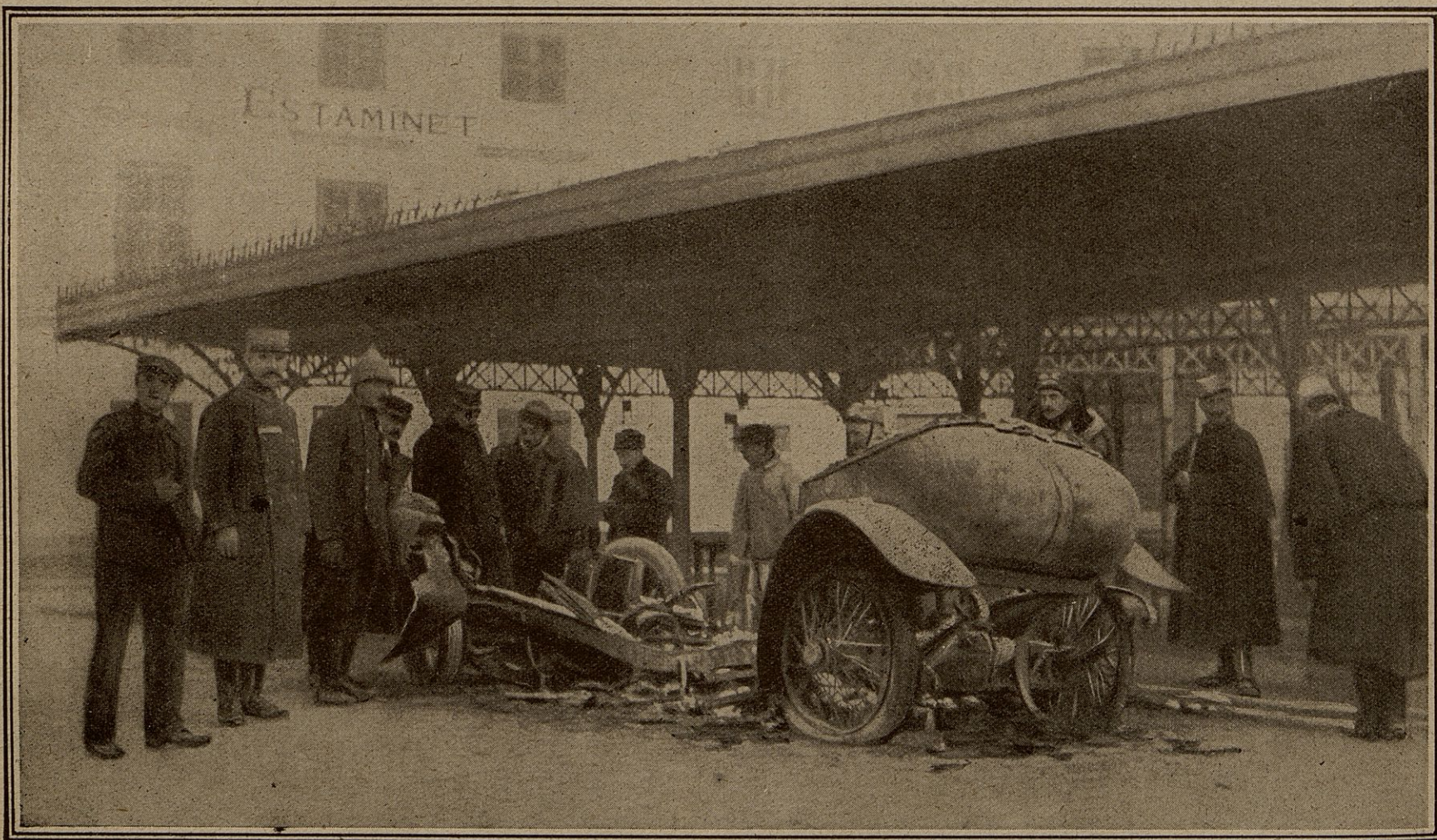


Sur toutes les routes de l'immense front de bataille circulent nos autos mitrailleuses, qui font un excellent service d'éclaireurs.

LE BOMBARDEMENT D'ARRAS



Les Allemands se sont acharnés sur cette malheureuse ville d'Arras pour se venger de leurs échecs ; dans leur fureur destructrice ils ont non seulement mis en ruine cette merveille qu'était l'hôtel de ville, mais ils ont envoyé leurs obus sur l'hôpital, asile de douleurs, dont on voit ici les murs éventrés.



Une automobile passait dans une rue d'Arras ; une « grosse marmite » envoyée par les canons allemands l'atteint en plein ; de la puissante et rapide machine, il ne reste plus que des débris de ferraille : moteur et radiateur ont disparu ; le châssis est tordu ; la carrosserie en miettes.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE CINQUIÈME

LE COUP DU PETIT BOIS



Une vache, vraiment, n'est pas un animal de tranchées ! Avec grand mal Bou-Zian avait fait glisser la sienne dans la tranchée des turcos. Il allait lui chercher de l'eau, des betteraves..., il la gavait. — Comme ça, déclara Bou-Zian, ti donne di lait tot à fait bon qualité pour la pitite. Bou-Zian enroula la petite dans son manteau, réunit deux sacs de tirailleurs, mit de la paille au milieu, forma une façon de berceau. Bien au chaud, gorgée, peut-être un peu trop, de bon lait la petite dormait ; un à un les turcos venaient la voir dormir, devenant, eux, les terribles diables africains, les anges gardiens de l'enfant. Quand la petite ne dormait pas, Bou-Zian la berçait dans ses bras, lui chantait une mélodie kabyle, ou l'amusait, cherchait à la faire rire.

Mais faire rire l'enfant, lui donner du lait, la regarder dormir ne suffisait pas. La fillette réclamait des soins que, malgré le r. bonne volonté, leur ingéniosité, Bou-Zian, les tirailleurs ne pouvaient lui donner. Le lieutenant Pirou le voyait et attendait avec anxiété qu'on vint relever ses hommes, pour remettre la fillette à des mains plus expertes d'infirmières. Quand, enfin, il leur annonça qu'on allait les remplacer, pour la première fois les turcos ne grognèrent pas.

— Et la vache?... lui demanda Bou-Zian. Ti laisse là? Ti croire madame firmière y en a kif-kif bon lait pour la pitite.

Le lieutenant en donna l'assurance. A tout hasard Bou-Zian, les turcos emplirent de lait leur bidon et abandonnèrent la vache aux camarades qui les remplaçaient. Ils s'en allèrent, la nuit venue, lentement.

Au campement, les turcos affamés ne voulurent rien prendre.

— Promier la pitite!.. déclara Bou-Zian.

Le lieutenant Pirou alors les dirigea sur l'ambulance. Certes, le fourniment ne comprend rien pour enfant, mais on se débrouilla. Un major père de famille, entre deux opérations s'occupa de la petite, et parvint à confectionner des langes avec des bandes de pansement... Dans une bassine d'eau chaude, les turcos se tenant autour, on nettoya la pauvre, on la remit en état convenable, et Bou-Zian la reprit triomphalement dans ses bras...

Le colonel, averti, vint voir la petite.

— Alors, dit-il à Bou-Zian, te voilà père de famille... Bien, mon garçon!... Le 2^e turcos adopte ta fille..., et moi je deviens son grand-père!... Nous en ferons une belle petite..., une z'Arabe!...

A ce moment un sergent blessé approcha, s'appuyant, pour marcher péniblement, sur une grosse canne.

— Mon colonel, dit-il, je suis prêtre! cette petite doit sans doute avoir déjà reçu le baptême...

— Çartanement, sargente-marabout, dit Bou-Zian, répétant un mot du lieutenant Baroude, y en a raçu baptême du feu!

— Voulez-vous me permettre, reprit en souriant le prêtre-sergent, de bénir l'enfant du 2^e turcos?

Pour réponse, le colonel se plaça à droite de Bou-Zian, le lieutenant Pirou se mit à gauche, tous deux se découvrirent. Les blessés, sur leur lit..., ceux qui le purent..., turcos, zouaves, se dressèrent, faisant le salut militaire. Les tirailleurs, en rond, présentèrent les armes. Alors le prêtre-sergent, laissant sa grosse canne, soutenu par un infirmier, éleva les mains, appela sur l'enfant des turcos, sur tous ces hommes, la bénédiction du bon Dieu des braves gens!...

...Le lendemain, le colonel, ayant fait le nécessaire pour régulariser l'avenir de l'enfant adoptée par son régiment, expédiait Bou-Zian vers une ville en arrière, où se trouvait un orphelinat.

Bou-Zian ne voulut avoir affaire qu'à la supérieure, pour remettre sa fille.

— Ti connais, madame supérieur, lui dit-il, ti faire

bien tention!... Ti donnes lait plos que meillor, di z'habits qui l'iti chauds... Cit pitite cit oune z'Arabe : tojor grandir, jamais malade!... Triment 2^e turcos y en a pas content por toi..., et caporal Bou-Zian ti gole!...

...Ayant ainsi consciencieusement rempli sa mission, Bou-Zian rejoignit ses camarades au moment où ils partaient vers une nouvelle expédition, une reconnaissance difficile et fort dangereuse. Le colonel, pour ne pas renvoyer ses hommes dans les tranchées, avait demandé pour eux ce périlleux honneur. Les turcos étaient contents.

Bou-Zian, lui, était doublement content, parce que les chacals, les zouaves de Bénizop n'avaient pas une petite fille dans leur régiment et que les tirailleurs marchaient pour la vraie bataille.

Il fallait bien deux heures pour atteindre le point désigné ; les turcos n'en mirent qu'une à peine. Leurs jambes maigres, sans mollet, semblaient faire double pas. Heureux, les turcos voyaient leur lieutenant Baroude se tenir en tête avec Bou-Zian. Le cheval du colonel devait parfois prendre le trot pour les suivre. A cela, il y avait une excuse. Ce n'était qu'un cheval de France, pas un cheval z'arabe.

On s'arrêta derrière un petit bois silencieux.

— Prends quatre hommes, dit le lieutenant à Bou-Zian, va voir ce qui se passe derrière ce petit bois



— TI DIRE TI CAMARADE, TI PORTER LI BARDA DI KADOUR.

et reviens me le dire... Mais sois prudent... A la moindre alerte, replie-toi.

Bou-Zian a compris. Il prend ses hommes, Kadour son camarade, Bel-Kassem, Ali et El-Habib ; il leur redit en arabe les instructions.

— M'lech! firent-ils. Ça va bien.

Ils vérifient leur fusil, sortent à demi leur baïonnette, puis ils s'éloignent sous les yeux jaloux des autres..., ils disparaissent, et l'on attend! Attendre!... c'est le plus pénible, quand les camarades sont partis vers le danger inconnu et certain.

Dans le petit bois, Bou-Zian, ses camarades ne découvrent personne. Cependant, à terre, des fourrés ; à hauteur d'hommes, des branches cassées leur disent que l'on est passé par là. Mais qui? Un bout d'étoffe gris vert révèle les Allemands. A la lisière du bois, derrière les derniers arbres, Bou-Zian, ses hommes s'arrêtent, épiant, écoutent. Ici la plaine commence, puis vient une colline que couronne un maigre bouquet d'arbres.

— Ça, dit Bou-Zian aux turcos, ci quisqui z'aiment les Boches pour cacher... Nos allons rigarde.

Alors, se dirigeant vers la colline, les turcos, à la façon kabyle, se mettent à ramper... Tout à coup, quand ils sont au milieu de la plaine, un sifflement connu, et, à quelques pas derrière eux, un obus fait, en éclatant, un tapage effroyable... Ils sont découverts.

Bou-Zian avait remarqué, dans la plaine, un arbuste isolé, branche d'arbre plantée là, dont les rares feuilles pendaient tristes, mortes, alors que les arbres d'alentour conservaient encore un abondant feuillage bronzé par l'automne.

— Ça, dit-il, cit one marque por canon... Voilà quisqui nos faire : ti court jusque cit l'arbre... One fois là, nos court plos vite n'avant... One fois n'avant nos court sor flanc gauche. Ti arrête tous... Ti rigarde

ousqui tombe marmite... et ti fote-moi le camp sor flanc droite, et nos court n'avant... Li Boches ci bêtes... ça connaît faire ripère... et faire canon sor ripère jusqu'à demain... Jamais ça connaît forbi por ti change tot suite... Li Boches y en a pas troc z'arabe!...

Les turcos couraient, se déplaçaient, agiles, insaisissables, riant des marmites qui ne pouvaient les atteindre...

Mais, au bruit du canon, le lieutenant Pirou, se doutant du péril couru par ses hommes en reconnaissance, s'élança, avec le reste de sa troupe, à leur secours.

Maintenant, de la lisière du petit bois, il les voit manœuvrer tous les cinq... Les tirailleurs rient :

— Y en a bon pour Bou-Zian! disent-ils.

Mais le lieutenant Pirou a vu, a deviné la folie qui va se commettre!

Bou-Zian et ses camarades ont aperçu, sur la colline, une patrouille d'une cinquantaine d'Allemands, descendant en reconnaissance vers eux. Bou-Zian et ses quatre turcos, trop contents de l'aubaine, vont charger!...

A ce moment, le lieutenant Pirou fut plus « z'arabe » que prudent. Le vent de folie héroïque des tirailleurs chassa de son front la sagesse du chef, et, pour aller au secours de ses hommes, il crie : « En avant! »

Ce fut splendide... Les turcos, poussant le cri de guerre des Kabyles, bondissent pour rejoindre Bou-Zian.

La patrouille allemande croyait n'avoir affaire qu'à cinq hommes ; surprise, effrayée, elle se replia, poursuivie par Bou-Zian et ses quatre camarades, qui enfoncent dans les dos leur baïonnette et font bonne besogne.

Enfin les Allemands s'arrêtent, se retournent, se massent, mettent la crosse en l'air ; l'officier qui les commande lève son épée par la lame...

— Kamarades! crient-ils, Rendus, rendus!...

Bou-Zian, avec regret, s'arrête.

— Quisqui ti chante? dit-il. Y en a pas ti rendu..., pas camarades... Ti faire bataille josque ci gagné!

Pendant ce temps, le lieutenant Pirou, les tirailleurs arrivent. Quand ils furent à vingt mètres, les Allemands éclatèrent de rire..., ouvrirent leur masse et démasquèrent une mitrailleuse qui commença sa terrible besogne.

Jamais, sur champ de bataille, ne retentit cri d'indignation, de fureur pareil à celui des turcos devant cette trahison, mais jamais on ne vit égal mépris de la mort, aussi fort désir de vengeance. L'assaut est donné... Bou-Zian saute sur la mitrailleuse, embroche les servants, la jette à terre et fait, autour de sa baïonnette, un cercle de sang... Les turcos entrèrent, — c'est le mot, — dans cette masse, qui sembla fondre, s'écrouler sous eux. Les Allemands recommencèrent à crier : « Kamarades! »

— Ji connais ton camarade! hurla Bou-Zian... Maintenant ti connais quisqui mon camarade à nos autres turcos.

Quand les Allemands ne se défendirent plus, le lieutenant Pirou eut du mal à arrêter ses hommes, à faire cesser le massacre. Les turcos voulaient se venger.

— Ci pas soldats..., disaient-ils, ci canailles!...

Cependant le lieutenant redoutait la venue d'une nouvelle masse allemande, il devait ramener ses hommes. Alors, entraînant quelques prisonniers, ramassant, au passage, les morts, les blessés, les turcos revinrent derrière le petit bois... Puis les ambulanciers, ayant appliqué les premiers pansements, on régagna le campement. Bou-Zian s'était chargé de la garde de l'officier prussien...

Comme Kadour avait reçu une balle dans la cuisse et boitait, Bou-Zian, pour le soulager, lui enleva son sac et le mit sur le dos de l'officier allemand. Celui-ci, furieux, rajusta son monocle et voulut protester.

— Raste tranquille, lui dit Bou-Zian. Ti dire tot à l'hore ti camarade por torco... Bon!... Alors porte li barda di ton camarade Kadour qui li mal son patte!...

— Je suis officier! s'écria l'Allemand plein de rage. Je suis officier...

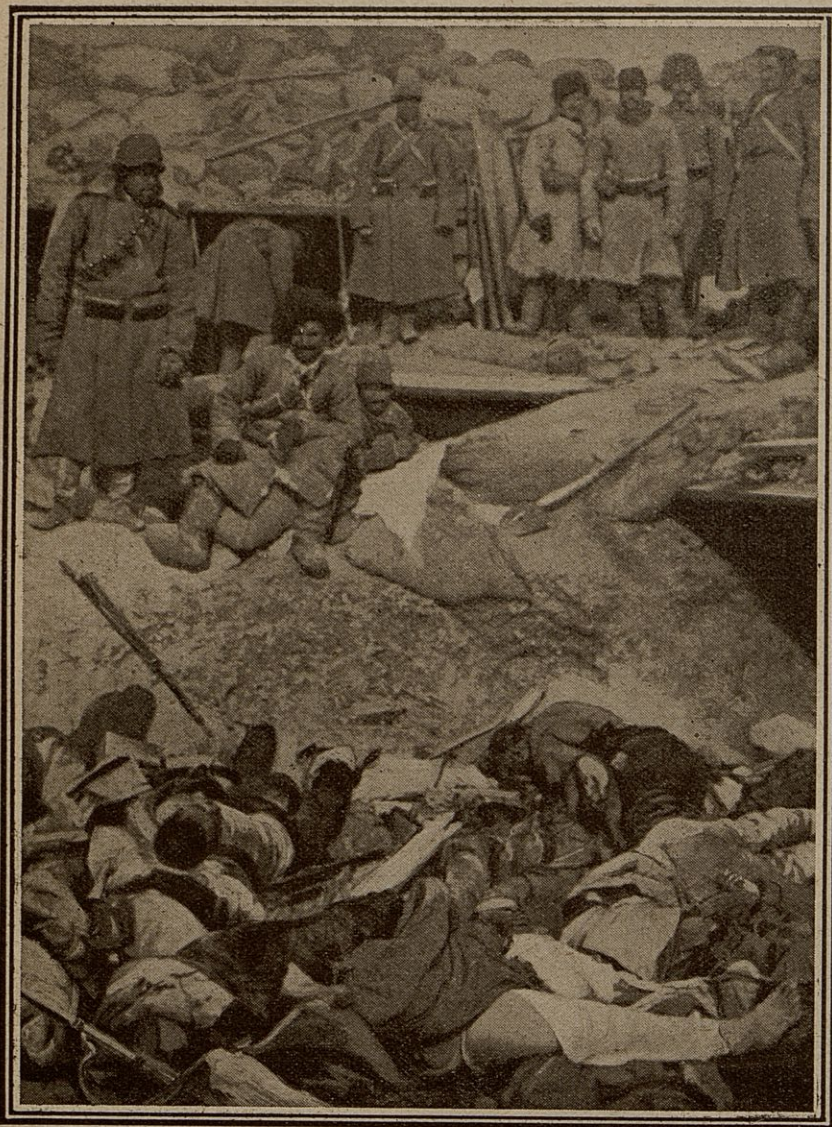
— Toi, répliqua Bou-Zian. Toi ti plos que rien di tout... Ti one rendu! Kadour cit one z'Arabe...

Et, aux grands éclats de rire des turcos, bouclant le sac de Kadour sur le dos de l'officier allemand, Bou-Zian conclut, solennel :

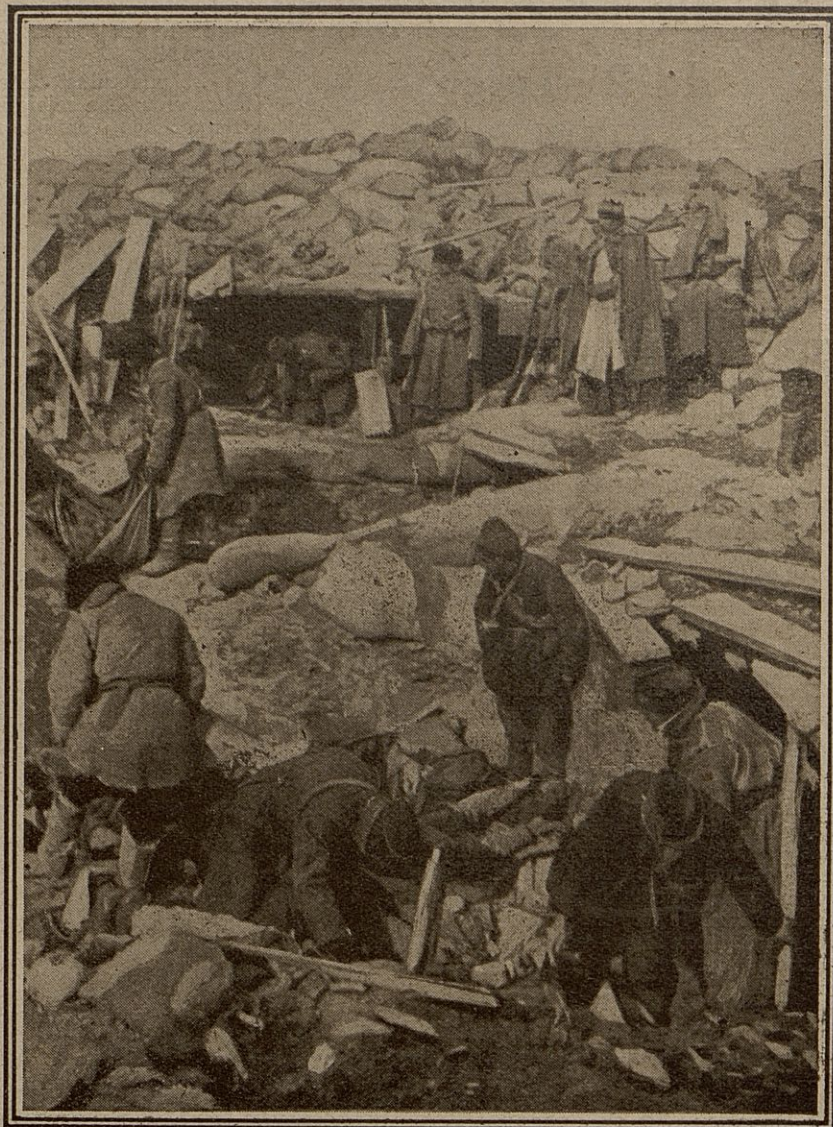
— Allez! marche... Taise-vos... Faire pas rospitance!...

(A suivre.)

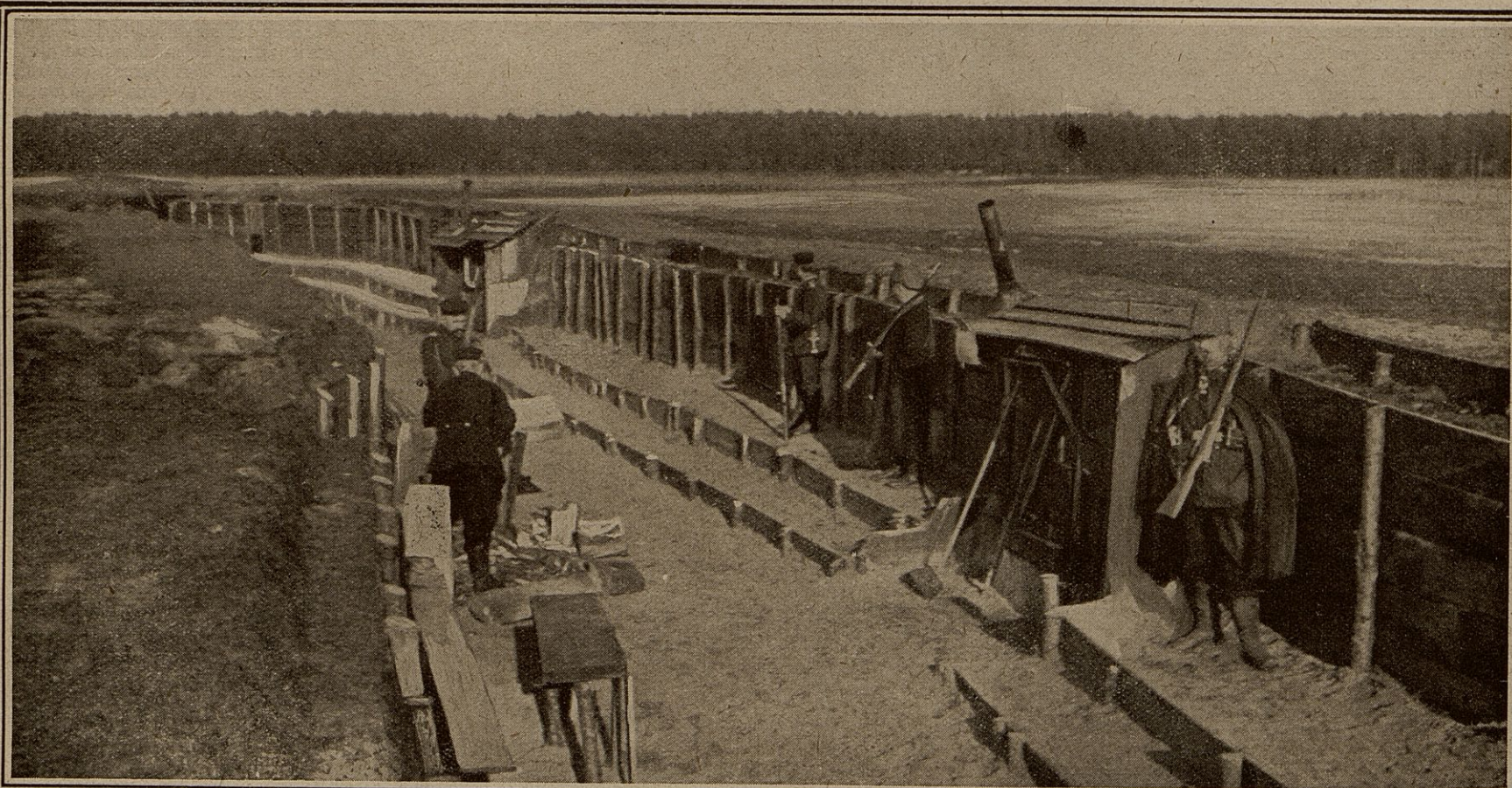
SUR LE FRONT



La lutte en Pologne est acharnée ; c'est à la baïonnette que nos alliés les Russes enlèvent les tranchées allemandes ; les corps à corps sont nombreux et terribles ; on peut en juger par cet enchevêtrement des cadavres, qui témoigne de la fureur des combattants.

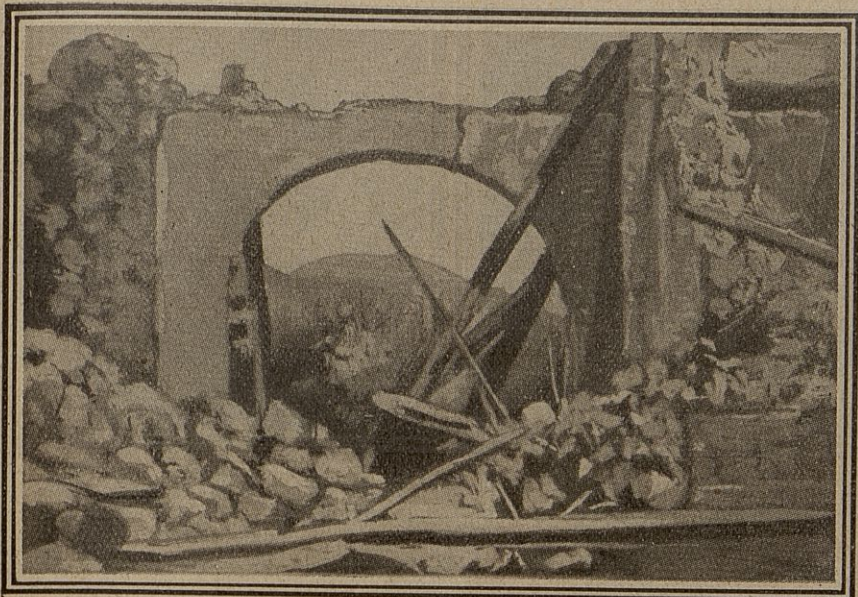


Après la bataille, toute la fureur des Russes est tombée ; on sait avec quels soins ils recueillent les blessés allemands et avec quelle humanité ils traitent leurs prisonniers. C'est aussi avec une grande pitié qu'ils enterrent les morts de l'ennemi.

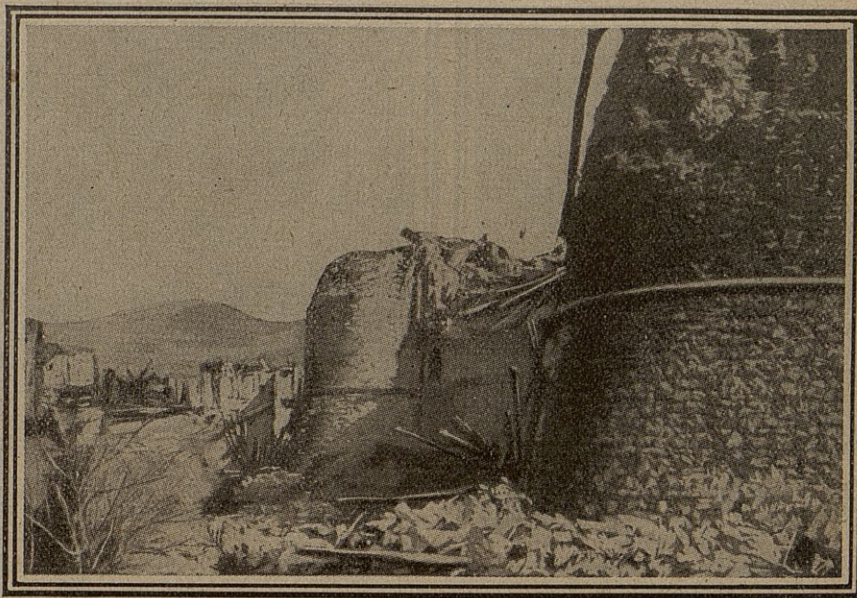


Leurs grandes attaques contre le front russe étant restées impuissantes, les Allemands se voient attaqués à leur tour ; ils sont réduits, comme en France, à la guerre de forteresse ; dans la Prusse orientale ils ont organisé un système de tranchées pour briser l'offensive russe ; ces défenses s'ajoutent aux défenses naturelles que constituent momentanément les lacs de Mazurie.

LA TERRE A TREMBLÉ



Le cataclysme a détruit complètement Avezzano. Sur onze mille habitants, trois cents seulement ont échappé à la mort.



Le château des Orsini, cinq fois séculaire, n'a pas mieux résisté que les constructions modernes.



Cette femme, qui a échappé à la mort, est venue s'asseoir sur les débris de sa maison qui ont écrasé ses enfants.



Ce qui reste de l'école de jeunes filles : sur cent quatorze pensionnaires, une seule a été sauvée.

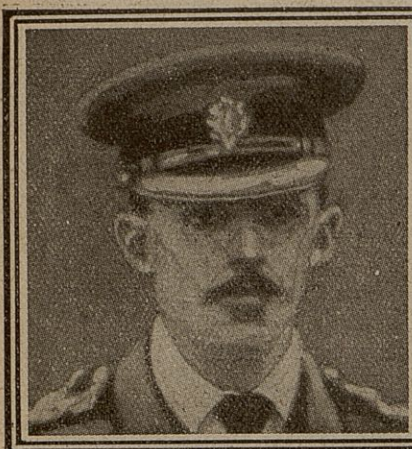


Le roi d'Italie, dès que le désastre fut connu, vint apporter des secours aux malheureuses victimes.



Voilà ce qui reste de la principale rue d'Avezzano : quelques pans de murs qui se tiennent encore debout par un miracle d'équilibre ; des amas de pierres et de poutres enchevêtrées sous lesquelles ont été ensevelis, en un instant, les habitants de cette ville italienne.

LES ACTUALITÉS



Le capitaine anglais Chinnery, tué dans une chute d'aéroplane, à Paris.



La foule se rend à l'Hôtel de Ville où Mme Poincaré va distribuer les jouets envoyés aux enfants de Paris par leurs camarades des Etats-Unis.



L'aviateur Gilbert, dont le communiqué officiel a relaté les exploits.

SUR LE FRONT RUSSE

Le bilan des opérations, sur l'immense front de bataille oriental, se traduit par une avance sérieuse des deux ailes de l'armée russe au nord de la Pologne et en Bukovine, et par l'insuccès des attaques allemandes sur le centre, en avant de Varsovie. Il faut y ajouter la victoire complète de nos alliés sur les Turcs, dans la région du Caucase.

En Prusse orientale, malgré le temps contraire, les Russes ont repris leur activité, et, à Rozog, sur la route d'Ortelsburg, leur cavalerie a brillamment repoussé l'ennemi.

Mais c'est au nord de la Pologne que l'avance russe inquiète beaucoup les Allemands et pourrait les amener à modifier leur plan d'attaque sur le centre. L'aile droite de l'armée de nos alliés a chassé l'ennemi d'une portion considérable de la province de Plock; la ville de Plock a été réoccupée, et l'administration russe y a été de nouveau installée.

Au centre les Allemands ont vainement multiplié leurs contre-attaques; leur effort s'est brisé et sur la Bzoura et sur la Rawka, contre les positions

russe; le 17 et le 18 ils ont livré un violent assaut à Humin; ils ont été repoussés. Depuis, un duel d'artillerie s'est poursuivi, à l'avantage des Russes.

Sur la Nida et en Galicie, l'offensive autrichienne est moins vigoureuse; il n'y eut que trois assauts, qui furent facilement repoussés. La garnison de Przemyśl a encore tenté une sortie, qui n'a pas été heureuse.

L'aile droite des Russes s'est définitivement rendue maîtresse de la Bukovine, et ses colonnes apparaissent en Hongrie, vers Maramaros et Szigeth. L'avance des Russes en Transylvanie finira par décider la Roumanie à entrer dans la lice; ses armements sont poussés activement.

L'offensive turque, dans le Caucase, a eu pour résultat la victoire complète des Russes. La bataille de Karaourgan s'est terminée par la débâcle des armées ottomanes. Les 9^e, 10^e et 11^e corps turcs, ainsi qu'une partie de la garnison d'Erzeroum, ont été mis en pièces; le butin des Russes a été considérable: de nombreux prisonniers, des canons, une énorme quantité de munitions et d'approvisionnements, dix mille têtes de bétail sont tombés entre les mains de nos alliés. Les débris de l'armée turque fuient vers Erzeroum, qui sera incapable de résister aux Russes. La vérité commence à se faire jour à Constantinople; la Turquie déplorera bientôt l'aventure où l'a jetée l'Allemagne.



Dans leur raid sur la côte anglaise, les zeppelins ont détruit plusieurs maisons de la ville de King's-Lynn.



Les bombes des zeppelins ont tué cinq personnes et en ont blessé six. Voici une maison éventrée de la rue Albert à King's-Lynn.



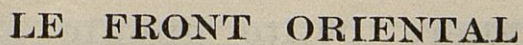
Dans cette maison de la rue Bentinck, à King's-Lynn, une femme et un enfant furent tués: bel exploit des aéronautes allemands.



Voici un morceau d'une bombe qui fut lancée sur Yarmouth.



Dans cette chambre d'une maison de Yarmouth, un homme fut grièvement blessé. La bombe traversa la maison entière, du toit à la cave.



LE BÉGUIN DE MARIANNE

75



D. de Villeneuve

Oh : ma chère petite gueule adorée !